

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Tendances d'aujourd'hui

« Le meilleur des mondes »

Thiers

Les apparitions de la Vierge au siècle dernier

Pierre Termier

La doctrine marxiste de la lutte des classes selon Berdiaëff

Jean THÉVENET
Alex SALKIN-MASSÉ
Fernand DESONAY
Georges LECOMTE
Omer ENGLEBERT
Léopold LEVAUX
Xavier LEGRAND

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le IV^e centenaire des Barnabites, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Dans l'univers entier, l'Église a célébré, dimanche, la fête du Père commun. De tous les points du globe sont montées, vers Celui dont Pie XI est le Vicaire ici-bas, des actions de grâces, d'abord, pour l'insigne bienfait de l'Unité sous une Autorité infaillible dans un monde divisé et livré à l'anarchie; de ferventes prières, ensuite, pour que Notre-Seigneur daigne assister tout spécialement, en ces temps troublés, le successeur de Pierre, chef actuel de son Église militante.

Depuis les derniers progrès de la centralisation ecclésiastique, qui, après des siècles d'efforts, a réuni dans les mains des Papes « tous les fils qui font mouvoir l'Église », le rôle de la Papauté s'est trouvé singulièrement accru. Ses responsabilités n'ont fait qu'augmenter avec les difficultés de problèmes toujours plus nombreux où elle se trouvait directement engagée.

D'un autre côté, le Pape, en contact plus immédiat avec les fidèles, est devenu bien plus présent aux catholiques modernes qui se sentent, qui vivent vraiment, en communion constante avec lui.

Dans une importante contribution à un des récents fascicules du *Dictionnaire de théologie catholique*, M. Martin, de l'Université de Strasbourg, résume fort bien la situation actuelle (article *Pape*) :

« Les progrès de la civilisation moderne, rendant les routes plus sûres, les communications avec Rome plus commodes, l'échange des correspondances plus rapide, ont servi à resserrer les liens déjà si étroits qui unissent, depuis le XVI^e siècle, le Pape à toutes les fractions de la grande famille catholique. Ajoutons que l'exaltation doctrinale du pouvoir suprême au Concile du Vatican, les événements politiques qui suivirent de près et valurent à la personne des Papes un surcroît de respect de la part du clergé et des fidèles, bien plus, comme un attachement ému, teinté de tendresse mystique et d'admiration, contribuèrent encore à faire du Vatican le point sur lequel tous les catholiques fixent leur regard. »

Au cours de la belle manifestation où le Premier Ministre et le ministre de l'Agriculture rendirent un filial hommage à S. S. Pie XI, S. Exc. le Nonce apostolique, qui s'est concilié dans notre pays toutes les sympathies, a opportunément rappelé ce qu'est le Pontife Romain dans l'Église du Christ. La charge qui pèse sur les épaules de ce Pontife se fait plus lourde, toujours. L'amour que lui portent ses enfants, leur attachement et leur tendresse, ne cessent de lui valoir des responsabilités nouvelles. D'autre part, Notre Saint-Père le Pape — comme Pierre dont il tient les clefs, comme ceux de ses prédécesseurs qui furent des saints, et comme ceux d'entre eux qui furent des indignes ou des incapables — n'est tout de même qu'un homme, dont la faiblesse humaine a besoin, sans cesse, des secours d'En-Haut. Aussi le devoir des catholiques de prier pour lui est-il plus impérieux qu'il ne le fut jamais. Pour eux, aimer le Pape, ce doit être, *avant tout*, demander à Dieu de l'assister, de l'éclairer, de l'inonder de grâces de choix, afin que, fidèle en tout à sa mission, il soit réellement pour les fils adoptifs du Père, pour les frères du Christ et les cohéritiers du Royaume, le Bon Pasteur de l'Évangile.

La crise sévit, la situation financière reste grave, d'importantes questions sollicitent l'attention de nos députés... N'empêche que l'aile radicale du parti libéral a trouvé bon de renverser le ministère, parce qu'un électeur d'Hastièrre avait, avec l'autorisation de tous les membres du bureau électoral, voté trop tard...

Est-ce assez beau le parlementarisme!

Nos politiciens sont encore loin d'être aussi méprisés que le sont, à l'heure actuelle, la généralité de leurs collègues français.

Toutefois, depuis cinq mois, les épisodes de notre vie politique belge, plus particulièrement les agissements du parti libéral, ont renforcé, chez tous les bons citoyens, leur dégoût des passions de parti, cette tare congénitale de la démocratie politique.

Le papier supporte tout. Une rotative imprime avec la même netteté, la même aisance et à la même allure : $2 + 2 = 5$ et $2 + 2 = 4$.

Critiquant une conférence faite à Bruxelles, la semaine dernière, par M. Millerand, ancien président de la République française, *le Peuple* écrit :

Et il s'épouvante de voir l'Allemagne en train de réarmer. Mais il ne lui vient pas à l'idée que, peut-être, l'histoire aurait pris une autre figure si les Alliés avaient respecté leurs propres promesses de désarmement.

Comment donc! Si les Alliés avaient, non pas respecté leurs promesses, car ils n'en firent pas, mais désarmé tout simplement, nous aurions déjà revu, à Bruxelles, les uniformes feldgrau et réentendu les fifres...

Pour le *Peuple*, aucun doute. C'est M. Millerand — ancien chef socialiste s. v. pl.! — et ses amis qui « ont jeté en Europe des germes de défiance et de guerre qui lèvent aujourd'hui. Ils ont rendu vaine la victoire de 1918 qui devait être celle du Droit. Et parce qu'ils ont méconnu la Justice, ils ont empoisonné la Paix. »

De tout ce que fit l'Allemagne depuis le 11 novembre 1918, des mille et une preuves de sa mauvaise foi et de sa volonté de revanche, alors que jamais elle ne témoigna d'esprit pacifique et de volonté de paix, le *Peuple* ne souffle mot.

Le papier supporte tout...

Pauvre S. D. N.! Son impuissance radicale éclate devant le conflit sino-japonais. Ne craignons pas d'ajouter que c'est fort heureux! Car si l'actuelle S. D. N. n'est que ce qu'elle est : un grand mot et un bel idéal, il vaut infiniment mieux que les peuples le sachent et ne se bercent pas de dangereuses illusions. Sans force armée internationale au service du droit, celui-ci risque fort d'être méconnu dès qu'il heurte un intérêt national tenu pour vital. D'autre part, une Allemagne hitlérienne exclut, en ce moment — et pour longtemps, sans doute... — la constitution d'une gendarmerie internationale sur terre et sur mer, sans laquelle la S. D. N. ne peut que décevoir ses fervents.

Le maréchal anglais sir William Robertson, qui vient de mourir, avait beau déclarer, au soir d'une carrière glorieuse consacrée tout entière au service des armes : « La guerre est la chose la plus vaine qui soit sur la terre. Elle ne règle rien. Au contraire, elle dérègle tout »; n'empêche que cette « chose vaine » va s'essayer, une nouvelle fois, en Asie; que cette « chose vaine » se prépare activement en Allemagne et en Italie; qu'il est infiniment probable que notre génération la reverra; que l'humanité l'a toujours connue, et, sans doute, la connaîtra toujours...

Dans le numéro de février de sa revue *Die Zeit*, le professeur F. W. Fœrster, auquel on ne peut refuser une connaissance parfaite de l'Allemagne contemporaine, se montre particulièrement dur pour le catholicisme allemand. « Les tièdes seront vomis », rappelle-t-il. Voilà le Centre vomit par le régime nouveau. Il fut tiède. Après la guerre il eut l'occasion merveilleuse, après l'écroulement du militarisme prussien, de tirer de cet écroulement les leçons qu'en eut tiré un Ketteler par exemple, et de faire retrouver au peuple allemand ses traditions universalistes. Le

Centre échoua complètement. Ce fut la carence totale. Il se soumit au nationalisme prussien et à son programme de restauration. Il accepta servilement ses consignes et ses mots d'ordre. Il récolte le prix de sa trahison des plus profondes traditions du catholicisme allemand. Voilà le nationalisme enragé — devenu ce qu'il est grâce à l'appui du Centre qui craignit toujours de n'être pas assez national — repoussant le Centre du pied et mettant la main sur les leviers de commande.

« Nous en appelons aux jeunes catholiques — s'écrie Förster — pour qu'ils comprennent tout le sens de cette défaite et en tirent les conclusions qui s'imposent. »

Si, au royaume des ombres, M. de la Palisse est encore capable de jalousie, l'éditorial du *Temps* doit souvent le troubler.

La colonne d'eau tiède qui commentait, l'autre jour, « Le discours du chancelier Hitler », finissait par cette phrase :

Quand on y ajoute [à la lutte pour ou contre la personnalité d'Hitler] le mouvement qui se dessine en faveur de la restauration de la monarchie, avec toutes les rivalités qui en résultent entre les membres de la famille des Hohenzollern d'une part et les ambitions des Wittelsbach d'autre part, on se rend compte que le chaos politique n'est pas près de prendre fin en Allemagne, et que les prochaines semaines verront se produire, de l'autre côté du Rhin, des événements qui ne contribueront pas précisément à éclaircir la situation intérieure dans le Reich ni la situation générale en Europe.

Tu parles!... Mais le profond écrivain du *Temps* abuse. Que de fois, depuis quinze ans, n'a-t-il pas conclu son original et courageux billet quotidien par les mots : voilà qui ne contribuera pas à... etc!...

Le dernier article dominical de M. Vandervelde dans le *Peuple* veut calmer les appréhensions de ceux qui redoutent le réveil prussien. Le Patron se déclare optimiste. Il est absolument certain, ce qui s'appelle certain, que la démocratie triomphera. Quand? Ça, c'est une autre affaire! Entre-temps, il croit :

invinciblement que, [en Allemagne] dans cette lutte qui dure depuis des années et qui durera encore des années, le dernier mot restera à la démocratie socialiste.

Il a la foi solide, M. Vandervelde! Il est vrai que, pour lui, « dix ans, quinze ans de réaction ne comptent guère dans la vie d'un peuple ». Ah! ces incorrigibles idéalistes!

Hitler, est-ce la guerre pour demain?

A cette question, M. Vandervelde répond :

A ceux qui se laissent aller au défaitisme (ils sont hors d'Allemagne), à ceux qui croient que tout est perdu, que la dictature est faite, que la restauration de la monarchie, irrésistiblement, est en marche, que la démocratie et le socialisme sont virtuellement écrasés, que les Hohenzollern préparent leurs bagages, qu'on les reverra bientôt, comme en 1914, à la tête d'armées d'invasion, contre la France ou contre la Belgique, nous croyons bien que l'on peut répondre, sans crainte d'être démenti par l'événement :

1. L'expérience a montré — lors du *Kulturkampf* et des lois de Bismarck d'exception contre les socialistes — que la social-démocratie, non plus d'ailleurs que le Centre catholique, ne sont pas des morceaux aussi faciles à avaler que d'aucuns se l'imaginent. Faisons confiance à nos camarades d'Allemagne. Leur passé répond d'eux. (*Sic!*)

2. Si von Papen n'avait pas compris, von Schleicher, du moins, avait compris que l'on ne gouverne pas, dans un pays comme l'Allemagne, contre une classe ouvrière qui a les plus puissantes organisations syndicales au monde. Si Hitler s'y essayait, lui, le *Führer* d'un parti qui, avec une masse énorme de paysans et de petits bourgeois, compte, tout de même, quelque deux millions de *humpenproletariat*, de prolétaires en haillons, il ne tarderait pas à savoir ce qu'il en coûte.

3. Il faudrait, naturellement être aveugle pour ne pas voir que chaque progrès du fascisme, en Allemagne ou ailleurs, augmente la tension internationale, fait obstacle aux efforts pour le désarmement, aggrave les menaces de guerre. Mais autre chose est de voir ces menaces, qui n'existent que trop pour l'avenir, autre chose est de croire, de se figurer que la guerre est là, qu'elle est à la veille d'éclater, et, plus encore — nous parlons ici à des Belges — que si elle éclatait, c'est du côté de la Belgique, que les agresseurs seraient assez bêtes pour porter les premiers coups, avec la certitude de se mettre à dos, automatiquement, l'Angleterre. (*Resic!*)

A dire le vrai, ceux qui nourrissent la chimère de telles craintes, ne font penser à ces bourgeois, qui sans voir la Révolution sociale en pleine marche, et depuis longtemps commencée, thésaurisent, mettent leur argenterie en lieu sûr, envoient leur valeurs à l'étranger, avec l'idée que la révolution éclatera demain, à Frameries ou à Marchienne-au-Pont!

Ce n'est pas en opposant le nationalisme au nationalisme, le protectionnisme au protectionnisme, les armements aux armements, que l'on conjurera les catastrophes politiques et économiques qui menacent. C'est en organisant, au contraire, plus que jamais, la résistance internationale des travailleurs contre le militarisme et le fascisme et leur solidarité inébranlable dans la lutte pour le salut commun.

N'est-ce pas que le morceau valait d'être souligné? « Faisons confiance à nos camarades d'Allemagne! » Mais non, la guerre n'est pas là, à la veille d'éclater! Et puis les Allemands ne seront pas « assez bêtes » — le mot y est! — pour se mettre à dos l'Angleterre en attaquant la Belgique! On n'évitera la guerre que par la résistance internationale des travailleurs!

Où ou non, n'est-ce pas très exactement ce que nous chantaient déjà les chefs socialistes à la veille d'août 1914?

Et quand, demain, les Hohenzollern seront remis en selle, que les masses teutonnes s'ébranleront, une nouvelle fois, après que leurs « aigles » auront déjà « déposé » partout bombes et obus, M. Vandervelde nous répètera, sans doute, avec le sourire : Que sont dix ou quinze ans de réaction dans la vie d'un peuple!...

La crise de régime est ouverte en France. Un article anonyme, dans le numéro du 15 février de la *Revue des Deux-Mondes*, en marque toute la gravité :

En trois semaines, l'Etat et le régime parlementaire ont reçu les plus rudes coups qu'ils aient supportés depuis un demi-siècle.

Il y a désormais des Etats dans l'Etat.

L'Etat lui-même a perdu la notion de l'Etat.

L'Etat a au moins cent mille fonctionnaires et employés de plus qu'en 1914. Il dépense en 1933 vingt milliards de plus qu'en 1925 sans que rien aille mieux. Sur cinquante-trois milliards de dépenses en 1932, il y en a la moitié, plus de vingt-six milliards, distribués sous les formes diverses de salaires, traitements, pensions, indemnités, etc., aux « personnes » selon l'expression des ministres de M. Herriot.

L'Etat est de plus en plus embarrassé. Il est envahi par la maladie et il n'est plus assez robuste pour adopter une réforme nécessaire. Les changements salutaires lui seront imposés.

C'est-à-dire que le problème financier qui a principalement retenu l'attention du public est avant tout un problème politique...

« Faites-moi de la bonne politique et je vous donnerai de bonnes finances... » Le « politique d'abord » est, ici, une vérité évidente.

Comme conclusion à cette étude du « glissement de l'Etat », l'auteur, après avoir rappelé que « l'amnésie est ordinaire aux démocraties », écrit :

Il est certain que l'Etat ne se modifiera pas de bonne grâce. De sages conseillers lui indiquent ce qu'il devrait faire et qu'il serait en effet excellent qu'il fit. Mais il ne le fera pas. Les Parlements ne renoncent pas à leurs commodités ni à leurs privilèges. Les Constitutions sont rarement révisées avec sérénité à Versailles. Ce sont les événements qui imposent ce que les hommes ne savent pas ou n'osent pas décider. Quand l'Etat est défaillant, l'esprit public se réfugie chez les particuliers, dans les centres de résistance nationale.

La France court vers la dictature...

Conférences CARDINAL MERCIER

14^e année.

Les 23 et 24 février, à 8 1/2 heures du soir

le Rév. Père Sanson

de l'Oratoire,

DONNERA

DANS

la Grande Salle des Fêtes

du Collège Saint-Michel

DEUX CONFÉRENCES

sur Les Forces Corruptrices



Jouir - Haïr - Dominer

Carte numérotées en vente

chez LAUWERYS, 20, Treurenberg - Tél. 17.97.80

Tendances d'aujourd'hui⁽¹⁾

PARIS

Personne ne songerait à choisir Paris comme illustration du style contemporain et de l'évolution vivante de l'architecture.

Sans conteste, la ville se rachète par d'autres et immortels mérites. Il faut en parler. Aucun rassemblement de bâtisses et d'individus n'alimente une force de rayonnement analogue et, du point de vue qui nous occupe, Paris résume ces siècles de tradition dont nous voulons sans doute laisser tomber les écailles décolorées, mais dont nous n'avons tout de même pas la prétentieuse puérilité d'ignorer les trésors, quand bien même nous constaterions leur arrêt dans le temps.

Un cow-boy de l'Arizona racontait un jour, sérieusement, à un romancier français, que l'Amérique était entrée en guerre parce que les Allemands menaçaient d'incendier le Moulin-Rouge! Pour ce disciple de Tom Mix c'eût été la catastrophe du siècle. Si les lois pénales n'y formaient obstacle, pourquoi ne mettrions-nous pas le feu à ce Moulin-Rouge, puisque les Parisiens ne se résignent pas à y déménager un musée de cires, en y annexant des salles où seraient casés le *Maxims* et son personnel, revenu des ateliers de prise de vues!

Paris incarne à ce point le passé inoublié que, dans la frénésie de circulation et dans la richesse débordante de ses monuments, il est impossible d'en examiner les façades, sinon le dimanche matin. Alors on constate que Paris s'est, dans sa presque totalité, immobilisé au milieu du Second Empire, par la grâce du baron Haussmann.

Ce n'est naturellement point là que réside sa gloire, l'espèce de magie féminine qui vous saisit dans le train, dès Saint-Denis, surtout dès ces tranchées crasseuses sur lesquelles se détachent les affiches du livreur Nicolas, alors que se sont découverts, sur votre droite, les pains de sucre rosés du Sacré-Cœur, et, dans le lointain, le squelette intelligent de la Tour Eiffel.

Puisqu'elle fut, cette capitale, le pôle magnétique de l'histoire de France, comment voulez-vous que ses pierres sculptées, ses statues, ses perspectives ne cherchent pas, obstinément, à vous replonger dans le passé, le reposant passé, imagerie d'Épinal, cours d'Université, explication fausse du présent, le passé toile d'araignée parfumée dans laquelle se sont empétrés les bâtisseurs parisiens du siècle dernier.

Tant pis si le centre n'est plus qu'un embouteillage d'artères, dessinées pour l'époque des diligences et des coucous, déjà comblés au temps des omnibus Madeleine-Bastille à trois percheros gris pommelés et des fiacres : « Bourgeois, j'vas relayer ».

Tant pis si la perspective Tuileries-Bois de Boulogne, voie royale unique au monde, est maintenant dépassée par les événements et flamboie de réclames, verticales et géantes. Cette perspective Tuileries-Bois de Boulogne confère à Paris sa physionomie au même titre que le Parthénon, les Propylées, l'Acropole installaient sur les collines rougeâtres d'Athènes, les grilles blanches de leurs marbres et les hommages de la foi mythologique.

Comment Notre-Dame n'évoquerait-elle pas la catholicité du moyen âge, comment le Louvre n'évoquerait-il pas Louis XIV, et la place de la Concorde, Louis XVI, et l'Arc de Triomphe, Austerlitz! Même aujourd'hui, alors que les hôtels des premières

héroïnes de Paul Bourget ont été rasés pour faire place aux banques new-yorkaises.

Après l'Etoile, voici l'avenue du Bois, car c'est toujours l'avenue du Bois, refuge ultime des écuyers, des amazones, des nurses et des lévriers, tous gens bien pensants qui écoutent, à 11 h. 1/2, le dimanche matin, dans la petite chapelle de la rue Pergolèse, des sermons littéraires, fleurant l'Action française.

L'avenue de la Grande-Armée, elle, sacrifie entièrement au dieu de l'automobile. A la porte Maillot, dans d'innombrables cafés-tabacs, les mécanos en salopette bleue commentent les performances de Dédé Leducq ou les reprises foudroyantes de la nouvelle Rosengart, dans la côte de Suresnes.

Mais on attend toujours les bâtiments révolutionnaires, conformes à la destinée d'aujourd'hui.

Le XIX^e siècle n'a procuré à Paris qu'une invasion de statues paisiblement ridicules, et aussi les bouches du Métropolitain en style de verdure munichoise.

Quant au XX^e siècle, il se contente, avec fébrilité, de rafistoler les devantures des grands magasins; lorsqu'on veut offrir aux Parisiens une image du « moderne » luxueux, on leur impose, aux malheureux, le cinéma *Paramount* ou le *Rex*, ces champignons vénéneux de l'enfantillage américain.

Et cependant l'esprit contemporain qui s'est développé à Paris, en peinture et en sculpture, si admirablement, cherche des revanches et des trouées dans la conception des étalages, dans l'art décoratif intérieur aussi, engageant une offensive dans les appartements récemment édifiés. Des quartiers sont ainsi minés par l'œuvre de termites des ensembliers modernes, et sur les toitures plates de certains immeubles fleurissent des terrasses où l'on nourrit l'illusion de ne plus avaler de microbes, impuissants à atteindre cette stratosphère!

Certains garages, les *Trois Quartiers*, le stade Roland-Garros, indiquent déjà des volontés de réalisation. Et puis existe une rue, la rue Mallet-Stevens. Une seule rue, pour la capitale intellectuelle de l'humanité, une seule rue s'inspirant de l'architecture fonctionnelle et créant un oasis aux lignes nettes.

Paris cependant éclate. Des servitudes morales ont remplacé la ceinture des vieilles « fortifs ». D'autres préoccupations absorbent les édiles. Aucune conception d'ensemble n'existe, sauf peut-être pour la cité universitaire. Un faubourg de Lyon, Villeurbanne, achève en ce moment des cités ouvrières dont Paris n'envisage pas l'établissement comme possible. Les plans de Le Corbusier sont respectueusement éliminés au profit d'une politique à la petite semaine. Et constatons d'ailleurs, avec franchise, que c'est elle qui permet actuellement à la France, après avoir drainé l'or du monde, d'être moins atteinte que d'autres collectivités...

Pour Paris cela s'explique par un vieil atavisme de méfiance pour les audaces, par la peur aussi de perdre cette grandeur authentique, rassemblement de témoignages auxquels, pour des mobiles différenciés, aucun Français, aucun étranger non plus, et nous moins que d'autres, nous ne pouvons demeurer insensibles.

Mais nous posons la question, avec violence : L'attrait mystérieux de Paris s'évanouirait-il parce que sa périphérie se transformerait selon l'esthétique fonctionnelle du temps présent? Jamais!

Et cette modernisation de Paris n'empêcherait nullement, exigerait même le maintien, en plein cœur de la ville immortelle, le maintien de l'Opéra de Garnier, avec, au centre de ce centre, un gardien de la paix, immobile, à cheval sur un ex-vainqueur du Grand Prix...

(1) Extraits de la conférence dialoguée prononcée par MM. Jean Thévenet et Alex Salkin-Massé, au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, sous les auspices de l'Union professionnelle des Architectes sortis des Ecoles Saint-Luc en Belgique.

NEW-YORK

Les théoriciens d'une nouvelle politique, rejoignant les jeunes inquiétudes, évoquent souvent Moscou ou bien Rome, la Rome du Vatican.

Les touristes européens et pas mal de littérateurs songent aussi, intensément, à une autre capitale, New York! C'est bien, en fonction du temps, l'antithèse de Paris. Quelle est la place, quel a été le rôle de New York dans l'évolution architecturale?

Derrière la statue de la Liberté éclairant le monde, derrière Ellis-Island où les émigrants attendent qu'une infirmière vienne appliquer sur leur poitrine nue deux petits écouteurs en nickel, derrière la rade mouchetée de remorqueurs à la cheminée imposante comme un cigare de gangster, derrière cette avant-scène, voici, pour l'émotion du passager qui y débarque la première fois, voici l'entrée du Nouveau Monde, et sa capitale. Et c'est alors une sensation de peur et d'admiration provisoire qui vous étreint, par l'amoncellement des gratte-ciel.

Et puis survient un regret, devant cette inflation architecturale, après l'impression de défi portée aux nuages; on déplore le gaspillage de tant de forces, de briques, de poutrelles et d'heures de maçons équilibristes sans vertige.

A la même minute, cependant, on se rend compte de ce qu'il est impossible de concevoir New-York autrement structuré, sur l'étroite langue de terre réservée entre l'Hudson et East River, malgré les ponts suspendus et le débordement des habitations sur Brooklyn, ou Bronx, ou New-Jersey.

On excuse l'école américaine parce qu'elle a dû obéir à des lois de contrainte spatiale. Les circonstances l'obligeaient à regagner vers le ciel, des dimensions qui lui étaient trop mesurées sur la croûte terrestre. Elle ne s'est jamais soucée d'obéir à des lois originales, ni même à un style. Le building américain du XIX^e siècle, c'est malgré tout une maison d'assez mauvais goût qui peut comporter trente-deux étages et désire donner au spectateur une satisfaction d'écrasante sportivité.

Tout, dans cette ville, s'inspire d'une dialectique du « record du monde ». Neuf millions huit cent mille habitants. Plus d'Italiens qu'à Milan, plus d'Irlandais qu'à Dublin, plus de Grecs qu'à Athènes, plus d'Israélites qu'à Cracovie. Des avenues longues de 40 kilomètres, la superficie de plusieurs provinces. Des théâtres ou des cinémas « record du monde », des cirques dans lesquels la turbulence de dix mille gosses applaudit en même temps des lions, des écuyères, des trapézistes, et soixante clowns. « Record du monde » des matches de football pour cent cinquante mille spectateurs, avec chirurgiens et employés des pompes funèbres, pour les collisions mortelles entre joueurs. Record du monde. Des restaurants où le déjeuner sans service dure trois minutes quarante secondes. Record du monde. Le pouce de la statue de la Liberté est plus volumineux que la cuisse du boxeur Gene Tunney. Record du monde. Trois mille prisonniers se sont révoltés et ont rôti leurs gardiens. Record du monde. Rockefeller, nonagénaire nourri de lait, gagne 8,000 dollars par minute. Record du monde.

Ainsi va l'architecture, de la même allure de record, vitesse et altitudes vertigineuses.

L'on ne peut s'empêcher d'admirer, d'ailleurs, cette soumission des édifices aux lois, même primaires, de l'intellectualité américaine. Les règles de la technique la plus hardie ont été observées.

Par contre, les goûts des usagers revêtaient la même faiblesse que ceux des bourgeois européens du XIX^e siècle. Pour l'ornementation, extérieure ou intérieure du gratte-ciel, le plagiat à l'égard des styles classiques a été de rigueur.

Rien de plus significatif, dans cet ordre d'idées, que de considérer un instant le géant de ces géants : le *Woolworth building*, dénommé « cathédrale du Commerce », dont la notice, distribuée gracieusement aux touristes, signale que M. Woolworth, fondateur de l'entreprise, descendait des puritains anglais qui débarquèrent vers 1623 à Salem, dans le Massachusetts. Quant à son descendant, l'actuel M. Woolworth, il siège dans un bureau plus luxueux que la Galerie des Glaces à Versailles, et qui, au milieu d'une profusion de meubles « Empire », s'orne d'un portrait de Napoléon I^{er}, dans la tenue du sacre, d'après David, plus grand que nature, dans un cadre qui, en fait de dorures, bat, lui aussi, tous les records du monde.

Il fut une époque où tout palace devait présenter au moins un hall en gothique rhénan; quelques années plus tard la mode décida que tout s'inspirerait de l'Espagne avec minarets et fon-

taines intérieures. Puis vint la vogue de la Renaissance italienne. Le Shelton Hotel, caserne en briques, sobre et sévère d'extérieur, abrite néanmoins une salle de banquets, copiée, morceau par morceau, à Venise... La gare souterraine du Grand Central n'est-elle pas une reproduction des Thermes de Caracalla? Elle se sauve d'ailleurs par son aptitude à répondre à sa véritable destination : assurer un trafic impossible à la surface.

Et puis, tout de même, les Américains se sont quelque peu ressaisis. Ces experts en technique, qui obéissaient trop aveuglément au goût de leur clientèle, n'ont plus cherché uniquement leur inspiration dans les catalogues des ventes publiques.

Des efforts de régénération se traduisent par l'apparition de nouveaux buildings, aussi colossaux que leurs prédécesseurs, mais pour lesquels l'ornementation tend à disparaître. La simplicité de lignes avive les formes et toute leur variété géométrique. On cherche, bien entendu, toujours à battre le record du monde, mais sans quincaillement. Le *Chrysler Building* atteint 317 mètres. Il est presque transparent de netteté. L'ensemble des bâtiments de la Cité Rockefeller, plus hallucinants que la *Metropolis* du film de Fritz Lang; d'autres encore, appartiennent à cette floraison d'authentiques chefs-d'œuvre de l'architecture contemporaine.

Voici le *Cornell's Hospital*, qui n'abrite pas seulement des installations qui tiennent du prodige, mais qui apportent une image, belle comme une courbe adoucie, ordonnée comme un symbole.

Les milliardaires eux-mêmes ont renoncé à se loger dans des reconstitutions de châteaux de la Loire, édifiées comme un puzzle. Ils commencent à demander l'article « moderne ».

Enfin, dans l'extension urbaine, l'ère des gratte-ciel de Manhattan ayant atteint son apogée, l'architecture utilitaire en matière d'habitation commence son travail, sur une large échelle.

Sans doute les finances actuelles de New-York ne lui permettent même pas de payer régulièrement ses balayeurs municipaux, mais demain cette cité, par laquelle passera de nouveau l'axe de prospérité et de l'avenir du monde, renforcera son attraction en ajoutant à ses performances statistiques une unité de style contemporain qui fera d'elle la véritable cité-type du XX^e siècle, celle vers laquelle nos descendants se tourneront sans doute, sans rien abandonner de leurs nostalgiques préférences européennes.

BERLIN

Paris, capitale du passé inoublié! New-York, métropole de demain. Et voici maintenant Berlin, hier encore capitale de la laideur.

Comment pouvait-il en être autrement?

C'est une ville sans autre histoire que celle de la Prusse, tout militarisme et toute rudesse, sans attaches avec l'Occident latinisé des provinces rhénanes, sans attaches même avec ces ports de la Ligue hanséatique qui entretenaient un air de famille, d'Anvers jusqu'à Riga.

Capitale sans souvenirs, sinon les mémoriaux des généraux de 1813 et quelques effigies de philosophes et de poètes que les Berlinois détestèrent en leur vivant.

Ville à ce point dépourvue d'atmosphère qu'elle n'a pu donner naissance à aucune école architecturale alors qu'elle était incapable de procurer au voyageur cette sensation d'unité, lourde d'événements vécus et de passions communes, si intensément perceptible dans des villes comme Bruges, Avignon, Séville ou Cracovie.

Ici rien de semblable, ni même d'approchant. Pour trouver à Berlin du style, il faut s'en aller jusqu'à Postdam, qui vous rendra intelligible ce XVIII^e siècle lucide, cruel et insupportable, d'ailleurs complètement déséquilibré par la copie : jardins de Postdam, caricatures horticoles; meubles de Postdam, surenchères de fioritures. A travers le palais c'est un ancien grenadier de la garde de Guillaume II qui vous pilote, fidèle jusqu'en la déchéance de son maître. Vous montrant le théâtre privé il vous expliquera que, comme à Erfurt, on jouait pour un parterre de têtes couronnées. Voici vingt ans, des soldats en uniforme de soldats de plomb faisaient la haie, entre les deux palais, pour saluer George V ou son sosie Nicolas II.

Et puis ce grenadier, qui eut von Schleicher pour capitaine, connaissant maintenant Voltaire-Watteau et Jean-Jacques Rousseau, vous conduira, muet d'admiration jamais lassée, dans la grotte des « rocailles », tapissée de coquillages, de morceaux

de mica ou de quartz, espèce d'aquarium métallurgique, chef-d'œuvre du mauvais goût élevé à la hauteur d'une institution. Et l'on revient vers Berlin, à peu près dégoûté d'une solitude si roccoco.

Or le XIX^e siècle, malgré la prospérité générale, n'a doté Berlin que d'une architecture sans style, dans laquelle ce que l'on a appelé vers 1900 le « modern style » a pris les proportions d'une épidémie de peste bubonique.

Berlin du début de ce siècle, ce sont des casernes immenses, des balcons de fer forgé, importés de Munich et encombrés de géraniums en fer peint. Ce sont les magasins Léonhard Tietz. C'est aussi l'hôtel Adlon, où chaque matin on passait la revue de vingt-quatre grooms astiqués et pommadés, de quarante-huit valets de chambre, plumeaux en bataille, et de quatre-vingt seize « Kellners » aux chemises toujours immaculées...

Les musées sauvaient la cité, musées admirables par la science de leur présentation et certains trésors inaccoutumés, comme le profil de la reine égyptienne Nosfratete, Miss Univers en l'an 3000 avant le Christ!

Les premières années de l'après-guerre n'ont pas permis à l'Allemagne, hésitante à la croisée de quelques chemins politiques, de se donner à une ère de reconstruction architecturale.

Ce fut seulement après l'inflation, durant ces années de relatives splendeurs de 1925 à 1930, alors que les Anglo-Saxons jetaient dans les bras des Allemands tous les capitaux disponibles que ceux-ci, avec leur désir de s'américaniser au plus vite et dans la mesure maximum, étaient prêts à rétribuer par les plus lourds intérêts...

Alors monte une fièvre de construction, agitée par ce sens de l'absolu et cette désespérante abolition de tout contrôle si spécifiquement germanique. Les architectes, soutenus par les pouvoirs publics et toutes les collectivités, visent à une réorganisation totale de l'urbanisme berlinois : plans d'extension, aménagement de cités ouvrières, établissement de voies de communication. On démolissait tout pour tout remettre à l'ordre du jour, avant les autres : prisons, hôpitaux, écoles, stades de sport, plages artificielles, aéroports, églises ou temples, buildings commerciaux ou palaces. Seuls subsistaient les centres mêmes de la ville, avec, de place en place, au noyau de cette laideur indéracinable, un bâtiment moderne, résoluement cubique, lourd et obstiné dans son mépris de tout le voisinage.

Et voici que dans cette forêt de champignons survient la sécheresse des années maigres : les crédits sont arrêtés ; plus de capitaux frais ; faillites des entrepreneurs, des banques ou des sociétés immobilières.

Aujourd'hui d'immenses cités se sont installées dans Berlin ou dans la banlieue berlinoise et elles demeurent là, sans concierges, sans locataires ou sans occupants, desservies par des métros ou des autobus déficients, et leurs façades rectangulaires, roses, vertes ou citron, sont trouées de verrières sans rideaux...

Vers Spandau, vers Wannsee, combien de centaines d'appartements vacants pour une population qui n'existe pas ou qui, si elle existe, ne possède plus les moyens de déménager!

Et cependant c'est là que l'on trouve les réalisations les plus audacieuses en matière d'architecture contemporaine. Elles attendent le retour à des temps meilleurs. Ce jour-là l'avance prise par Berlin sur les autres capitales occidentales se révélera irrésistible. Cette modernisation extérieure s'allie, de surcroît, à un sens du confort intérieur qui n'est probablement égalé que par l'école américaine.

Comme il fallait s'y attendre, Berlin, dans sa volonté de dépasser New-York, a tiré une traite sur l'avenir. Ce sera le lot de l'Allemagne de n'être jamais en concordance avec les heures des événements du monde, toujours en avance ou toujours en retard de quelques minutes qui forment les déchirures définitives de l'histoire...

En formulant ainsi des réserves, puisque l'équilibre n'a pas été maintenu entre les besoins de la ville et les moyens de satisfaire ces besoins, nous pensons tout de même que pareille imprévoyance ou pareil excès de zèle valut mieux que l'hypothèse inverse.

Puisqu'il faut avoir foi dans le devenir du monde, il vaut mieux raisonner, et construire comme si les crises n'existaient pas, plutôt que, pour construire, attendre la certitude d'une ère de prospérité que nul n'a jamais su prédire, pas même M^{me} de Thèbes.

Sensation navrante que celle de visiter ces usines berlinoises, sans fumée, aux machines muettes et dont les cours désertes appellent des meurtres. Sensation plus navrante encore que celle

de parcourir ces nouvelles cités-jardins, dont les peupliers ou les bouleaux abritent toujours des nichées d'oiseaux que nulle radio avoisinante n'incite au concert, cités-jardins dont les immeubles, dotés de tout le confort sainement imaginé en faveur d'une humanité meilleure, attendent, vides, dans le silence, ne pouvant se résigner à, déjà, constituer des villes mortes!

La présence de ces témoins du temps présent oblige de croire à l'avenir.

Souhaitons qu'à nous aussi il nous soit donné, à cette époque, de trouver, dans les environs immédiats de notre capitale, un fourmillement de travail constructif, prometteur de cités neuves, dans lesquelles des milliers de ménages, d'ouvriers ou d'employés, retrouveront, avec une joie quotidienne, des logements infiniment mieux adaptés que ceux dans lesquels ils vivent aujourd'hui et dont l'élégance et la salubrité contribueront au relèvement de leur niveau culturel, et de leur humanité!

AMSTERDAM

Amsterdam!

C'était en 1928, lors des Jeux Olympiques. Pour se rendre au Stade, après avoir franchi les cercles concentriques des canaux de la vieille cité, on pénétrait soudain à travers une grande portion de ville, généreusement édifiée, où les blocs de bâtiments, revêtus de briques lie de vin, s'éclairent de verdure, que des avenues spacieuses séparent, que des jardins ininterrompus aèrent et colorent, et dans laquelle la géométrie américaine est vraiment ramenée à son berceau intellectuel : l'Europe.

Amsterdam, ville d'aujourd'hui, ville de « l'homme sans corps », d'Heirman Teirlinck! Aucun souvenir livresque n'était nécessaire pour en saisir l'étrange nouveauté : c'était bien notre époque illuminée, au soleil clair de notre jeunesse.

Oublieux soudain de leurs préoccupations immédiates, les athlètes, rassemblés des terres les plus lointaines, admiraient ce décor et son harmonie. Les lutteurs nordiques songeaient aux appartements bien chauffés ; les rameurs canadiens oublièrent leurs camps de vacances et la jeune institutrice de Tokyo, Kinue Hitomi, pensait à des salles de récréation pour ses fillettes nippones...

Le tramway filait, sans arrêts superflus. Toujours se succédaient les buildings sobres, aux lignes génératrices semblables, respirant leur confort interne et leur intelligible soumission au temps présent.

Les yeux enfin se sentaient hors d'un musée clos. C'était une réalité vivante, une ville vivante et la joie qu'elle dispensait, pour procéder d'une source subite, n'en percevait pas moins, jusqu'au fond du cœur.

Toujours se succédaient les blocs. Pour ajouter à l'atmosphère contemporaine, une théorie d'automobiles, en sens unique, côtoyait les tramways, emmenant la foule cosmopolite au spectacle de ses préférences...

Là-bas, au sommet du Stade olympique, la Tour de Marathon, empanachée, coupait le ciel. Une limousine Packard dépassait, emmenant vers ce Stade une nurse, un monsieur sans chapeau ni veston, et, sur un brancard, pour lui éviter les risques de la fatigue, tel un invalide couché, le champion américain du 100 mètres plat...

Souvenirs déjà estompés, mais qui s'accompagnent de la révélation soudaine de ce que pourrait être vraiment la cité de demain.

Et la ville à laquelle j'étais redevable de cette impression paraissait cependant tout naturellement destinée à continuer de me faire aimer un passé et une histoire dont ses vieilles pierres et ses vieilles briques, décolorés, ses paisibles grachten et ses ponts, et ses collections d'art et ses mœurs conservent le parfum et entretiennent le culte, plein de sérénité.

Et si, cependant, je me souviens, toujours, avec une périlleuse émotion, de certaines figures de l'anonyme Vermeer de Delft, et de la robe bleue de sa lectrice ; si je me souviens de l'étrange fillette qui jette, dans la *Ronde de nuit*, de Rembrandt, une note inexplicable ; si je me souviens de ce Musée de la Navigation qui abrite des globes terrestres pour conquistadors ; si je me souviens de tout le potentiel maritime et exotique d'Amsterdam, perceptible le long des docks ou des bassins, au Jardin Zoologique, où des oiseaux de paradis, enfin vivants, raient leur volière d'un sillage d'avion en flammes, au Musée colonial où les catafalques

de Bâli suscitent l'irrésistible envie de fuir vers les mers de la Sonde...

Tous ces souvenirs se fondent harmonieusement, simplement surajoutés à la sensation aiguë que provoque Amsterdam, ville qui réalise, dans l'architecture contemporaine et dans l'urbanisme, un miracle d'équilibre.

L'équilibre!

C'est la chance de la Hollande et le génie de sa race que de l'avoir, à travers le temps, maintenu, cet équilibre, au moyen d'une patience et d'une lente lutte obstinée.

Dès 1916, là-bas l'école vraiment réaliste d'urbanisme sortait ses premières conceptions. En 1917, un précurseur, le Brugeois Knib-Host élevait à Amersfoort un monument, influencé par cette école, simple comme un théorème démontré, émouvant par sa ligne sobre.

Depuis lors les architectes hollandais ont travaillé sans relâche et ont fini, sans abandonner certaines caractéristiques d'ornementation et certaines utilisations de matériaux, en quelque sorte nationales, à doter leur pays d'un nouveau patrimoine.

Ils n'ont pas seulement réalisé des exploits individuels, sous forme d'habitations ou de villas. L'œuvre s'est vraiment inspirée d'une mission sociale. Les villes neuves ont surgi là-bas, sans jamais rompre aucune ligne générale d'évolution. Rotterdam connaît déjà sa configuration future soixante années à l'avance! Un plan gigantesque de transformation a été adopté à Amsterdam, qui permettra à toute une nouvelle portion de la cité de bénéficier de l'esthétique actuellement maîtresse au Sud-Ouest et au Nord. Le centre lui-même, tout modifié qu'il sera par le percement de certaines artères, conservera sa physionomie antique, respectable au même titre que les toiles du s'Ryks Museum.

Les Hollandais ne tentent-ils d'ailleurs pas, séculairement, l'audace des travaux à longue échéance? Leur entreprise d'assèchement de la Zuyderzée dépasse en ampleur peut être impossible le percement de l'isthme de Panama. Déjà existe la digue, et déjà les écluses; déjà Wieringen n'est plus une île, et la Zuyderzée déjà devient un lac, condamné au lotissement...

C'est l'honneur d'une nation que de voir ses enfants métamorphoser aussi profondément le milieu géographique dans lequel elle est placée, et de l'adapter aux exigences d'un progrès et d'une époque.

On comprend alors que l'amateur de spectacles actuels ait pris plaisir à sa promenade à travers les quartiers neufs d'Amsterdam. On comprend qu'il ait pris plaisir à imaginer sa propre capitale, pourvue de semblables dégagements. On comprend, enfin, qu'il ait éprouvé ce qu'il n'avait pu éprouver dans Paris, New-York ou Berlin : une sensation de repos, d'équilibre.

A ceux qu'effraie le modernisme en architecture, et qui redoutent que la démolition du quartier Nord-Est laisse la place à des boîtes à jouets, en papier mâché, il faut suggérer un voyage en avion, jusqu'au-dessus d'Amsterdam. Survolant cette ville, ils apercevront les étonnants quadrilatères des quartiers neufs; rasant ceux-ci de plus près, ils respireront ces réserves de verdure, de fraîcheur, de propreté, de pureté même que les constructions exigent et laissent supposer.

Et sans doute, derrière les fenêtres à guillotine, très larges et très ouvertes, se passent, là-bas, comme partout ailleurs, des drames des cœurs insatisfaits...

Nous ne cherchons pas ce soir à illustrer des exemples de morale, mais bien à dévoiler des sources de meilleure vie.

Si les vertus de renoncement plus que jamais, aujourd'hui, sont nécessaires, il faut aussi, suivant les desseins de la Providence, utiliser au mieux les dons de Dieu.

L'architecte hollandais, conscient du bien-être de ses concitoyens, a étudié et appliqué les solutions fonctionnelles que nous réclamons, nous aussi. Il n'a pas agi en contempteur d'un passé, même si ce passé ne peut plus lui inspirer de ferveur ni de modèles directs. Il ira, souvent, accomplir son pèlerinage dans les salles des musées, devant les œuvres de ces hommes qui, après avoir fait faillite en leur siècle, connaissent la triomphale revanche des maudits, l'hommage posthume.

Ce sera la gloire de notre époque de ne pas permettre aux architectes contemporains, novateurs, et serviteurs d'un idéal vivant, de ne pas permettre qu'ils soient des « maudits » auxquels il faille, un jour, dédier des expiations tardives...

CONCLUSION

— Nous sommes allés vers les quatre villes points cardinaux, de civilisations diverses, mais qu'éclaire certaine volonté de doctrine et d'entendement dans l'art qui, le premier, empoigne le voyageur et l'accompagne, le dernier, dans son souvenir : l'art de l'architecture.

— Ainsi s'érige, peu à peu, ici et là, le décor d'aujourd'hui, cet aujourd'hui advenant votre lot, ce décor dérivant de votre œuvre.

— Décor qui se purifie!

— Décor qui, pour s'être assimilé les besoins modernes, pour s'être aidé de l'industrie moderne et avoir utilisé le matériel moderne, exige la simplification des lignes et des volumes architecturaux.

— Et voici qu'avec lui entrent dans notre existence ces facteurs essentiels, trop longtemps ostracisés : la lumière, l'air, l'espace.

— La liaison s'établit entre l'esprit et la pratique, préservant l'architecture de ce désastre de l'esthétique pure, réalisant l'unité entre l'art de construire et les autres arts plastiques.

— Architecture rajeunie, effervescente, ayant délaissé les imitations de styles refroidis, autant que le souci exagérément absorbant de la forme.

— La vie tout entière innerve ainsi l'art avec ses exigences et l'attire de sa liberté et de sa facilité.

— Peut-être s'agit-il d'une libération des instincts qui, glissant du domaine plastique vers la morale et la philosophie, assurera à l'homme la place qu'il mérite dans un bonheur dont la standardisation n'a pas lieu de nous effrayer puisque cette standardisation s'appuie sur un meilleur devenir.

— Faut-il déceler des signes, précurseurs de ce bonheur plus large, dans le souci des collectivités audacieuses de signifier les conquêtes qu'elles ont réussi sur elles-mêmes, en accumulant les grands travaux d'utilité commune?

— Voici les barrages réalisés par les Soviets.

— Le Volga ne se jette plus dans la Caspienne!

— On place la géographie elle-même en état de rupture devant les manuels scolaires.

— Voici les autostrades de Mussolini et l'assèchement des marais Pontins auquel avaient renoncé les empereurs.

— Quelqu'un va-t-il se lever pour contester le droit de notre époque de se constituer un style?

— Celui-là ne croirait pas à son temps.

— Est-il nécessaire de noter que toutes les grandes époques, et particulièrement celles qui furent, comme la nôtre, bouleversées par des événements profonds, prennent leur place dans un décor qui les limite et les précise pour l'éternité? Louis XIV s'accompagne dans nos esprits des cortèges d'images lapidaires de sa grandeur.

— Car le bâtisseur est à la fois l'historien et le sociologue de son temps. Il ne possède de véritable signification que s'il s'incorpore à la vie de son époque.

— Sa mission apparaît alors pleine de gravité, car il laisse derrière lui des signes ineffaçables.

— Mission chargée aussi d'ingratitude, car si la pierre demeure, le nom de l'architecte s'efface de la pierre!

— Mon cher Jean!

— Mon cher Alex!

— Le moment est venu de conclure, de retirer une morale agissante de ce dialogue à bâtons rompus.

— Nous n'avons pas l'honneur d'être des bâtisseurs. Usagers, passants, notre destin comporte davantage de modestie.

— La promenade de ce soir, dans les jardins du temps présent, notre voyage imaginaire va s'achever. Nous avons évoqué des villes, des monuments, des maisons, leurs façades, leur disposition intérieure, leur aménagement. Nous en avons noté quelques-unes au passage.

— Au fait, que réclamons-nous, en définitive ?

— Nous réclamons seulement des formes, fonctions de notre vie, de notre optique et de nos besoins, et il nous apparaît étrange que d'aucuns songent à nous les refuser.

— Ces formes, asservies à quelques lois élémentaires de géométrie euclidienne et d'aérodynamique combleront nos goûts.

— Et surtout ceux de nos enfants.

— Cela aura suffi pour qu'un style soit engendré.

— Et puis d'autres trouveront autre chose.

— Pourquoi chercher à dépasser nos besoins ?

— N'est-ce pas un illustre architecte hollandais qui a dit : « Il faut construire pour la vie, comme elle est, et non pour la vie comme on voudrait qu'elle soit ».

— Il est encore bien des gens qui voudraient que l'on construise pour la vie, comme elle a été et comme elle ne sera, Dieu merci, jamais plus...

— L'architecture, inspirée par la communauté des existences terrestres, touche la société; elle est sociale et, partant, toujours en mouvement.

— Les exigences collectives doivent être envisagées collectivement.

— Voilà pourquoi la tendance actuelle, nécessairement triomphale, vise à supprimer le superflu, à réaliser le maximum d'hygiène dans la mesure purement concrète que ces mots comportent.

— La question technique qui, dans les siècles passés, dépendait des formes extérieures, acquiert enfin une force propre, une force nouvelle, découlant des lois de la construction et de la fabrication.

— Et c'est ainsi que l'architecture est, comme chez les Egyptiens des premières dynasties, dominée par une véritable objectivité.

— Mais, objectera-t-on, cette manière fonctionnelle de construire, cette objectivité ne vont-elles pas imposer une froide uniformité, aboutissant à cette négation du style dont vous vous enorgueillissez qu'il atteigne à l'expression de l'époque !

— La réponse apparaît décisive : le style ne peut naître que de la réalisation d'un but unanime. C'est une tendance concrétisée et l'architecture fonctionnelle conserve, par le simple jeu des combinaisons géométriques, plus de potentiel de variété et de fantaisie que n'en parent jamais imaginer les créateurs de l'esthétique pour l'esthétique, poisons de nos adolescences.

— Rien de plus affreux que le style pour le style ! C'est de ce pléonasmisme que naîtront tous les monuments théâtraux qui ne représentent que leur propre vanité et qui tomberont de la ville, entraînés par leur insane lourdeur.

— Le style de notre temps, nous ne le répéterons jamais à satiété, se dégage de la construction fonctionnelle. La garantie de l'esprit réside dans la solution du problème de l'habitation utilitaire ou monumentale, conjuguée avec la beauté de la forme, cette véritable beauté spirituelle qui porte en soi, comme un tabernacle, sa destination.

— Le moment serait venu de redescendre à nouveau vers les villes neuves où le problème est en voie de résolution.

— Mais le temps nous manque et il nous faut rester chez nous, au milieu de l'inertie des pouvoirs, au sein d'une tradition trop attachée au style romantique, pseudo-décoratif ou fin de siècle.

— Et pourtant nous y demeurons sans amertume, parce que nous savons que notre besoin d'une architecture rationnelle vaincra nos esprits, comme le besoin d'hygiène a vaincu nos corps.

— Les jeunes hommes nourrissent la sereine audace de rompre avec le passé, même au prix d'une injustice et de résister à la tentation du plagiat ou de la reconstitution.

— Ils rangeront autour d'eux tous ceux qui éprouvent que l'architecture, grâce à son rôle social, à sa beauté fonctionnelle, à son destin concret, demeure le plus grand de tous les arts, l'art dont le but est non seulement d'exprimer son temps, mais de lui résister en le prolongeant.

— Alors que les autres arts ne possèdent de refuge que dans

les musées, l'architecture c'est le musée lui-même que l'homme de la rue regarde avec fierté ou délaisse avec mépris.

— Et voilà pourquoi l'art de l'architecte est par essence le plus progressif des arts, celui qui doit nécessairement s'inspirer de l'avenir et vivre de l'esprit d'invention.

— Cet esprit comporte, pour certains, son mystère. Tâchons de percer à jour ce mystère, avec toute notre bonne foi, sinon avec notre simple foi. Et si nous n'y parvenons point, n'utilisons jamais notre incompréhension comme un argument de facile polémique.

— Gardons les yeux ouverts et l'âme désireuse de recevoir le don précieux que dispensent à nos enfants ceux qui prévoient les formes spirituelles qui leur seront supportables.

— Au fond ceux-là accomplissent la besogne en nos lieux et places. Ils « prospectent » les tendances. Ils savent avec quelle logique et inéluctable aisance aujourd'hui deviendra promptement hier.

— Ils épargnent à nos enfants le chagrin des ruptures.

— Car la rupture ne vient jamais sans un secret chagrin.

— Ils leur préparent, grâce à la juste compréhension des tendances présentes, la joie d'une spontanée obéissance.

— Car l'obéissance est la plus poignante des joies.

JEAN THÉVENET.
ALEX SALKIN-MASSÉ.

“ Le meilleur des mondes „ de Huxley

La fortune littéraire d'Aldous Huxley est singulière et vertigineuse. M. André Maurois, qui pratique les Anglais et qui les aime bien, soutiendrait volontiers qu'au pays du colonel Bramble l'intelligence est comme un *impedimentum*. J'entends cette intelligence brillante, à facettes ou à fusées, qui étincelle sous tous les angles et tire des feux d'artifice à tout propos. Le gentleman glabre et couperosé qui porte, au jour du challenge sur la Tamise, le ruban bleu clair ou le ruban bleu foncé veut bien se passionner pour Oxford ou pour Cambridge, pour l'attaque d'un coup d'aviron ou la cadence d'un « huit » équilibré, il ne condescendra jamais à témoigner quelque intérêt aux évolutions sur la corde raide d'un virtuose du *Logos*. Les Anglais sont intelligents. Ils détestent d'en faire parade. Plus par orgueil que par pudeur. L'esprit *cantish* est à base de refolements. Toute une esthétique littéraire en découle. Il est bien entendu que Bernard Shaw n'est pas Anglais.

Mais Aldous Huxley, Anglais et universitaire, pourquoi ne fait-il pas scandale avec ses pirouettes et son air de tout savoir ? Remarquons d'abord que le succès de *Contrepoint* tient surtout à des réactions françaises. Huxley a franchi la Manche : il ne s'est pas trouvé dépaycé. Sans doute aussi, un cosmopolitisme où communié des snobs et quelques esprits généreux s'attache-t-il à une besogne de nivellement, d'érosion intellectuelle. « Communauté, identité, stabilité » : telle serait la formule trinôme de l'avenir. Telle s'inscrit, dans un écusson, la devise de l'Etat mondial, au-dessus de l'entrée principale du Centre d'incubation et de conditionnement de Londres-Central, à la première page du nouveau roman de Huxley.

Nous sommes transportés en l'année 632 de N. F., dans cinq ou six siècles. L'univers est devenu une immense machine. L'étonnant est qu'il y ait encore des êtres humains. L'égalitarisme a d'ailleurs fait faillite. Ces êtres humains, des procédés artificiels de déca- tion les prédestinent. La question sociale n'a pas avancé d'un pas. Des Alphas aux Epsilons, les bébés sont inventés, humainement. Les Epsilons seront les futurs vidangeurs, les Alphas les futurs administrateurs mondiaux, comme cet administrateur résident de l'Europe occidentale : Sa Forderie Mustapha Menier. L'humour d'Aldous Huxley s'en donne à cœur joie sur le chapitre de l'onomas-tique. Appeler Benito Hoover un rougeaud joufflu : la recette est infaillible.

Tout ce qu'une imagination ingénieuse peut tirer de la donnée initiale de la fécondation artificielle, le roman que voici l'exploite le plus ingénieusement du monde. Il y a, par exemple, le procédé Bokanovsky. Un œuf bokanovskifié a la propriété de bourgeonner, de proliférer, de se diviser. Il suffit d'enrayer la croissance normale. L'œuf — un paradoxe de plus! — réagit en bourgeonnant. D'où la possibilité de substituer aux maigres groupes de deux ou trois jumeaux identiques (comme aux jours anciens de la reproduction vivipare) entre huit et quatre-vingt-seize hommes et femmes conformes au type standard. Le progrès : une usine où les quatre-vingt-seize jumeaux identiques, produits d'un seul œuf bokanovskifié, feraient marcher quatre-vingt-seize machines identiques, pour le plus grand bien de la planète et dans l'intérêt supérieur de la stabilité sociale!

Piquantes, ces applications du principe de la production en série! Et de même, Huxley a bien de l'humour — un humour assez sadique — quand il entreprend de nous exposer comment des réflexes inaltérablement conditionnés dégoûteront à tout jamais les futurs Deltas des livres et des fleurs. On dispose de grands vases où s'épanouissent, par milliers, des roses. Entre les vases de roses, des livres in-quarto ouverts sur quelque image gaïement colorée de bête, de poisson ou d'oiseau. Un groupe Bokanovsky (des bébés Deltas de huit mois) est introduit. Ces petits êtres se mettent à ramper, à force de petons et de menottes, vers les pages colorées, les pétales soyeux. Au moment où ils approchent du but ardemment convoité, un courant électrique, qui passe dans toute une bande du plancher, comme une défense, raidit leurs membres, réveille leurs yeux, secoue leur corps pitoyable et fragile. A la seconde expérience, les roses, le minet, le coq qui fait son panache, le mouton noir qui fait « bêe » n'inspireront plus aux bébés que détestation, horreur cruelle. Ils grandiront avec ce que les psychologues appelaient une haine « instinctive » des livres et des fleurs.

On pourrait multiplier les exemples de cette hardiesse dans l'invention. Le malheur est que, le thème initial une fois admis, rien ne s'oppose à son développement indéfini. Pourquoi pas des millions de jumeaux identiques? Pourquoi cette limite arbitraire de quatre-vingt-seize embryons? On a dégoûté les Deltas des couleurs, des parfums. Pourquoi ne pas dégoûter les Bêtas de l'amour? A lire Aldous Huxley, nous nous apercevons bien vite que notre petitesse fait notre grandeur. Pascal a dit cela bien mieux que nous. Au plus parfait Alpha du « meilleur des mondes » je préfère le roseau pensant. Telle semble s'imposer à Huxley, d'ailleurs, la conclusion philosophique de cette « anticipation » désenchantée. « La vie marche vers les utopies », lisons-nous en épigraphe (une épigraphe de Nicolas Berdiaëff). « Et peut-être un siècle nouveau commence-t-il, un siècle où les intellectuels et la classe cultivée rêveront aux moyens d'éviter les utopies et de retourner à une société non utopique, moins « parfaite » et plus libre ».

Ce qui manque le plus à ce roman de l'homme d'après-demain, c'est l'humanité. On ne laissera pas de rapprocher le *Meilleur des*

mondes des ouvrages si connus et universellement admirés de H.-G. Wells. Comparaison n'est pas raison. Relisez, par exemple, *les Premiers hommes dans la lune*. Certes, il y a chez Wells, comme chez Huxley, l'invention du merveilleux scientifique. Mais ce merveilleux, qui est de l'essence même du roman d'anticipation, joue en sous-ordre, si l'on peut dire. L'individu n'est pas écrasé. Il demeure le sel de la terre. Apôtre et volontaire, Wells croit, non seulement à la race humaine, mais au destin libre et fier de chacun de nous. Tandis que, pour Huxley, sceptique et dilettante, la machine est plus forte que les rouages. Cet Anglais intelligent avec brio est bien de la famille du Voltaire de *Candide*. Wells, intelligent en profondeur, a gardé la pure tradition d'un Jonathan Swift.

Pourtant Huxley lui-même réhabilite l'individu. La fiction est jolie, bien que trop savamment logique. A mon gré, à mon humeur vagabonde et fantasque, le Sauvage n'avait pas besoin d'être « expliqué ». Qu'il existe, qu'il ait grandi, loin des hypercivilisés, suivant les anciennes méthodes, l'affirmation suffit. La crédibilité n'est pas toujours affaire de raisonnement. Et si le vrai peut parfois n'être pas vraisemblable, le vraisemblable paraît faux — bien souvent. Ce Sauvage, Shakespeare l'éduqua, un vieux *Shakespeare* mangé aux souris, avec des pages détachées et froissées. Et nous allons suivre maintenant, le prestigieux enchanteur pour guide, une sorte de *contrasto*, pour parler comme les gentils poètes de l'angue d'oc.

Dans une note liminaire, Aldous Huxley, s'adressant au public français qui le lira, s'afflige de l'insuffisance d'une traduction dont il sent qu'elle ne rendra jamais « les harmoniques de l'écriture ». Et il ajoute : « Certains passages de ce volume appartiennent à la catégorie des choses intraduisibles. Ils ne sont pleinement significatifs qu'à des lecteurs anglais ayant une longue familiarité avec les pièces de Shakespeare et qui sentent toute la force du contraste entre le langage de la poésie shakespearienne et celui de la prose anglaise moderne. » Scrupule d'artiste!

L'intérêt profondément humain de l'épisode du Sauvage, il n'est pas dans l'harmonie des mots, il est dans la moralité des êtres, tout au fond. Le conflit âpre que voilà : d'un côté, le développement monstrueux d'une machinerie écrasante; de l'autre, la protestation, douloureuse autant que vaine, de l'individu écrasé. La beauté du verbe shakespearien ajoute à cette protestation toute la magie des chants désespérés. Mais, comme l'a dit Musset, les sanglots ont leur éloquence immortelle. « Lentement, très lentement, comme deux aiguilles de boussole que rien ne presse, les pieds se tournèrent vers la droite; nord, nord-est, est, sud-est, sud, sud-ouest; puis ils s'arrêtèrent, et, au bout de quelques secondes, revinrent avec aussi peu de hâte vers la gauche. Sud, sud-ouest, sud, est... » Monsieur le Sauvage s'est pendu à la poutre d'un vieux moulin. Ainsi se clôt le livre. Et le geste lent de ce cadavre

— *Puis çà, puis là, comme le vent varie* —

me serre le cœur plus qu'un couplet de *la Tempête*, plus qu'un rappel de *Troilus et Cressida*.

Pour conclure, il apparaît, une fois de plus, qu'Aldous Huxley est victime de son éducation. Le clerc s'est lui-même trahi. Trop ingénieux, trop « déductif » dans toute la première partie du roman, qui va de la Salle de Déca- tion à ces Offices de Solidarité où l'on invoque le Grand Être en chantant *Orginét-Porginét*, il se révèle trop livresque dans cette « ressucée » — (mille pardons pour le mot!) — du Big Will. Tout est dans Shakespeare. Nous le savions. Nous le savions aussi depuis que le pauvre Régis Gignoux nous avait présenté dans *le Prof d'anglais* — ce prof à qui Jouvêt prêtait ses ahurissements candides — une série de transpositions

faciles et scéniques. Mais il y a surtout, dans Shakespeare, la vie. Le reste, le reste qu'on peut citer, traduire — plus ou moins bien, le reste est littérature... Et c'est de fort brillante littérature que le *Meilleur des mondes*, d'Aldous Huxley.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

THIERS⁽¹⁾

La grande crise

Lorsqu'il ne les fait point ou n'en profite pas, les révolutions ont toujours ramené Thiers à la modestie, à l'abnégation, au détachement absolu des choses d'ici-bas. En 1852, il était revenu à ses chères études. Après le 3 septembre 1870, cela ne lui suffit pas.

« L'étude des vérités éternelles, me disais-je, est une noble occupation, surtout pour une fin de vie. Et j'étais décidé à lui consacrer le peu de jours qui me restaient à vivre... »

Noble et sage dessein. Mais cette « éternité » lui dure exactement cinq jours. Le 9 septembre, le nouveau ministre des Affaires étrangères, Jules Favre, lui propose une mission à Londres, pour obtenir la médiation du Gouvernement anglais. Il trouve Thiers fort souffrant, de rhume et de fièvre; fatigué, vieilli, désespéré. Plus de force et guère plus d'espoir. A quoi bon? L'indifférence de l'Angleterre n'est-elle pas prouvée? Une indifférence qui va jusqu'à l'animosité. N'en a-t-elle pas donné, dès le début de la guerre, un témoignage péremptoire? Nos malheurs ne l'ont point changée.

Mais le lendemain, ce vieillard tousotant, fébricitant, las et désabusé, le voilà relevé, dispos, alerte. Le voilà qui, non seulement accepte la mission proposée, mais demande à l'élargir, à gagner Vienne et Saint-Petersbourg après Londres, à faire le tour d'Europe, pour plaider la cause de la France, devant les gouvernements et les peuples.

LE PÈLERIN DE LA DÉFAITE

Jules Favre et ses collègues acceptent « cette nouvelle preuve de l'infatigable dévouement de M. Thiers », avec d'autant plus d'empressement et de reconnaissance que cette mission étendue les débarrassait pour longtemps de l'illustre vieillard. Tous deux y trouvaient leur compte.

Et, dès le 12 septembre, en compagnie de sa femme et de sa belle-sœur, M. Thiers part pour Londres.

A l'ordinaire on admire fort le patriotique désintéressement, le courage héroïque de M. Thiers, dans ce rude, stérile et douloureux pèlerinage. En effet, il est absurde, autant qu'erroné, d'assigner pour mobile à tout acte l'ambition, le calcul, l'égoïsme, l'âpre et furieux désir de jouer un rôle.

A soixante-treize ans, l'hiver étant proche, et si longue la distance, et tant de pièges, d'échecs et d'humiliations sur la route, ce n'était pas un voyage d'agrément que de traverser toute l'Europe, pour y quêter des gages effectifs d'amitié, ou de simple pitié envers la France vaincue et impuissante. Nul ne croyait avoir intérêt à la relever. Nul n'en avait le désir. Les fautes du Gouvernement impérial et la brutale habileté de Bismarck avaient tourné l'Europe entière vers la Prusse, même avant ses victoires. Les yeux ne s'étaient pas encore dessillés, et les esprits ouverts, qui n'avaient pas vu, qui n'avaient pas compris que cette victoire détruisait l'équilibre et menaçait la liberté du monde.

On doit donc admirer comme il le mérite, M. Thiers, pèlerin de la défaite. Mais cela n'empêche pas de penser qu'en parcourant ce dur chemin, qu'en gravissant ce calvaire, il avait tout à gagner pour lui-même et rien à perdre.

S'il écoutait, cependant?

Echec infiniment probable pour ne pas dire assuré, et dont il

doutait moins que personne. Mais échec qui ne retomberait point sur sa tête, qui ne serait point imputé à son défaut d'habileté, d'éloquence, de prestige, de persuasion, mais à la jalousie, à l'hostilité, à l'aveuglement des princes et de leurs ministres. Echec dont on ne lui ferait point un grief, mais qui lui serait un nouveau titre de gloire, un nouveau gage de gratitude.

Sa place n'était pas en France. Qu'y eût-il fait? Gêné, il aurait gêné.

Sa situation personnelle était excellente; ce voyage l'améliorait et la grandissait encore. Il avait combattu la guerre; il avait prévu et presque prédit ce qui était arrivé: Quelle intelligence! Il n'avait pas renversé l'Empire ni travaillé à la République, mais laissé s'écrouler l'un et s'élever l'autre: Quelle sagesse! Il avait refusé, dans le nouveau Gouvernement, une place qui n'aurait pu être que la première: Quel désintéressement! Tout concourait ainsi à lui assurer pour bientôt un rang et un rôle exceptionnels. Ce rang, ce rôle, il les avait déjà, dans l'esprit de la grande majorité des Français.

Cette mission, enfin, servait sa politique et son ambition nouvelles. Quand Thiers avait une idée, il ne l'abandonnait pas facilement; pour plusieurs raisons, et celle-ci d'abord, qu'il jugeait, étant la sienne, cette idée supérieure à toute autre. Or, à ce moment précis, il voulait la paix et le plus tôt possible.

Il la voulait, parce qu'il pensait que prolonger une guerre, désormais impossible et dès maintenant perdue, ne servirait qu'à rendre la défaite plus complète, et, par conséquent, plus humiliante et plus onéreuse. Il voulait la paix, sans le dire hautement ni tout de suite. Il la voulait plus encore et plus vite lorsqu'il vit les moyens de fortune qu'employait Gambetta et ce qu'il croyait être des illusions dont le jeune ministre repaissait et lui-même et la France. Cette paix, le succès ou l'échec de sa mission la procuraient également. Le succès, parce que l'intervention de l'Europe obligerait le vainqueur à composer; l'échec, parce que, isolée et impuissante, la France serait obligée de capituler, et mieux valait qu'elle capitulât sans délai.

Son voyage ne servait pas moins l'ambition de Thiers: la victoire étant désormais impossible — ce qui écartait tout général, tout organisateur de la victoire, on ne sait quel Carnot à la tumultueuse éloquence — et la paix étant nécessaire, la France remettrait ses destinées aux mains de l'homme qui lui apporterait cette paix.

On ne peut donc guère douter que, dès la mi-septembre 1870, M. Thiers ait entrevu le rôle, que, après l'avoir refusé à sa précoce maturité, la Fortune réservait à sa verte vieillesse.

Arrivé à Londres dans la matinée du 13 septembre, il reçut, ce même jour, le *Premier* anglais, Gladstone, et le chef du *Foreign Office*, lord Grenville. Il revit ce dernier le lendemain matin. Chacun de ces entretiens dura plus de deux heures, et, dans l'après-midi du second jour, Thiers rédigea seul et expédia un rapport de douze grandes pages à l'adresse de Jules Favre.

Thiers se leurrerait-il vraiment sur les sentiments et résolution de l'Angleterre? Il ne pouvait ignorer que, par la bouche de lord Lyons, son ambassadeur, le Gouvernement britannique avait exprimé, dès l'abord, son opinion sur la guerre: « Tout le monde dira que c'est la faute de la France ». Il savait aussi que l'opinion publique en Grande-Bretagne partageait cette manière de voir. De l'autre côté de la Manche on avait appris sans déplaisir nos défaites « une bonne leçon, et dont ces matamores de Français avaient grand besoin! » Et le *Great Old Man*, Gladstone en personne, fervent presbytérien, combien surfait, d'ailleurs, tenait la France pour souillée de tous les vices, et Paris, pour Babylone, Sodome et Gomorrhe tout ensemble.

Il n'ignorait pas davantage que, fidèle à ses principes, le Cabinet de Londres, non content de se déclarer neutre, avait voulu que la neutralité fût la règle générale; qu'il s'était institué juge du camp; que Sedan ni le Quatre-Septembre n'avaient rien changé à cet égoïsme aveugle et béat. En outre, renseigné par l'histoire, M. Thiers se disait qu'au surplus l'Angleterre ne reconnaît ses erreurs et fautes que lorsqu'elles sont irréparables; ou, comme l'écrivit Thiers lui-même: « Qu'elle aime mieux se boucher les yeux et les oreilles que de voir et entendre ».

Soyons juste, cependant. Le Gouvernement britannique consentit à transmettre à Bismarck une note de Jules Favre, en date du 9 septembre, qui offrait d'ouvrir des pourparlers d'armistice ou de paix. Puis, ne se bornant pas à de banales condoléances, il donna à Thiers une idée, à laquelle celui-ci s'attacha aussitôt, et qui, par malheur, était mauvaise. Comme Grenville s'efforçait à le

(1) Nous devons la primeur de ces extraits à l'obligeance de M. Firmin Roz, directeur de la collection « Les Constructeurs », chez Dunod, à Paris. Le *Thiers* de M. G. Lecomte — troisième volume de cette collection — paraîtra prochainement.

dissuader de voir le Tzar, Thiers en conclut qu'il serait bien reçu à Saint-Petersbourg, et qu'il y trouverait l'assistance qu'on lui refusait bibliquement à Londres.

Il retrace donc la France, et, par Tours, où il rencontra la délégation du gouvernement de la Défense nationale, par Turin et Venise, et toujours accompagné de « ces Dames », il gagne Vienne. Vingt-quatre heures d'arrêt, conversation avec le comte de Beust, chancelier de la double monarchie, et le comte Andrassy, ministre-président de Hongrie, ami déclaré de la Prusse. Tous deux s'accordent à l'envoyer près du Tzar. Et, le 27 au matin, après trois journées ou nuits de wagon, le voici à Saint-Petersbourg. L'après-midi, il est reçu par Gortchakoff.

Tant d'énergie résulte de l'espoir, de la quasi-certitude qu'a M. Thiers, d'une action de la Russie. Comment peut-il les avoir? La guerre de Crimée n'a laissé entre les deux peuples ni haine ni rancune. Mais le Gouvernement russe n'a pu oublier le traité de Paris (mars 1856), le démantèlement de Sébastopol, la défense d'entretenir une flotte de guerre et de construire un arsenal dans la mer Noire. Il s'est efforcé à faire abroger ces clauses, et, par une obstination stérile et absurde, la France s'y est toujours opposée. Alexandre II ne l'a donc pas oublié, ni le concours moral donné aux insurgés polonais, ni le coup de pistolet de Bérézowski, à l'Exposition universelle de 1867, ni l'imbécile : « Vive la Pologne. Monsieur!... », attribué à l'avocat Charles Floquet. C'est tout cela, et non pas seulement l'affection profonde qu'il a toujours portée à son oncle Guillaume I^{er}, qui a inspiré sa conduite dès l'origine du conflit. Dès le début, de juillet (1870) le Tzar a assuré la Prusse de sa neutralité sympathique, et fait savoir, sans ambages, à l'Autriche que toute velléité d'intervention l'obligerait à intervenir lui-même.

La Russie n'a pas la cécité intellectuelle de l'Angleterre. Cependant, Alexandre II ne discerne pas encore nettement le danger. Il ne le fera qu'en 1875. Trop tard, certes; assez tôt du moins pour tirer profit de la leçon, en forçant Bismarck d'abandonner la nouvelle et sauvage agression qu'il méditait contre la France. Pour le moment, et c'est bien naturel, le Tzar ne songe qu'au traité de Paris. La France est hors de cause. Il peut compter sur la Prusse par l'amitié, sur l'Autriche par la crainte. Seule, l'Angleterre ne peut rien et elle ne fera rien. Il négocie donc la suppression des clauses fatales. Il l'obtiendra, en effet en 1871, et s'empressera de la notifier solennellement à l'Europe.

Outre des paroles, que rapporta Thiers de Saint-Petersbourg? Ceci seulement : une lettre personnelle du Tzar au roi de Prusse, proposant, entre Thiers et Bismarck, un contact direct, qui offrirait peut-être la possibilité d'abrèger la lutte. Le cas échéant, et si le gouvernement de la Défense nationale y consent, le Tzar sollicite pour Thiers l'autorisation de se rendre, sous sauf-conduit, au quartier général de Versailles. On y discutera un armistice, destiné à permettre l'élection d'une Assemblée nationale.

L'esté de ce léger bagage. Thiers repart pour Vienne. Il croit noter, au passage, quelque froideur chez Beust, qui de son côté, le trouve un peu découragé, et plus de froideur encore chez Andrassy. A l'aller, Beust lui avait déjà conseillé de pousser jusqu'à Florence. Cette fois, il insiste. Thiers se laisse convaincre et débarque, le 12 octobre, dans la capitale italienne.

Capitale, car, si, dès le 4 septembre le Gouvernement italien a dénoncé la Convention de 1864 qui le liait à Napoléon III, si, le 20 septembre, 400.000 Italiens se sont hâtés de pénétrer, par les brèches, dans Rome, le Roi et la Cour n'ont pas encore quitté l'Arno pour le Tibre, comme s'ils avaient peur de leur conquête.

Quoique certains s'obstinent, et de bonne foi, à le répéter, jamais, même si Napoléon III avait retiré, dès 1868, ou 69, les deux régiments qu'il entretenait à Rome, jamais l'Italie ne serait entrée dans la guerre à nos côtés, pour la simple raison qu'elle n'y avait aucun intérêt, et même, en vérité, qu'à ce moment son intérêt est tout contraire. Les guerres de sympathie, les guerres de sentiment? La France a été seule à commettre de pareilles sottises, et à les payer cher!

Le 20 octobre, après cinq semaines de tribulations sans exemple, Thiers rentre à Tours. Il y trouve la situation singulièrement aggravée : Strasbourg tombé, Paris entièrement bloqué, les sorties repoussées, plus de troupes en état de combattre, et les nouvelles armées qui ne « sortaient de terre », que sur le papier, ou n'étaient pas encore en état de combattre.

Il y trouve aussi, arrivé depuis le 9 octobre, Gambetta, ministre de la Guerre et de l'Intérieur; Gambetta, ministre de tout, par carence, consentement ou usurpation patriotique d'un homme

qui ne veut pas désespérer et qui anime tout de sa jeune flamme; Gambetta dictateur.

THIERS ET GAMBETTA

On a beaucoup discuté au sujet, non de leurs rapports, mais de leurs sentiments vrais et réciproques. Rien de plus simple à mon sens : ces rapports ont toujours été subordonnés aux circonstances.

Il est possible qu'en dépit de tout ce qui les séparait, Thiers ait eu un certain penchant, de la sympathie, de la curiosité surtout, pour Gambetta jusqu'au 4 septembre 1870. Pour Gambetta jeune, ardent, déjà célèbre par le procès Baudin et son élection triomphale de 1869; mais encore ignorant, non dégoûté, sans expérience ni influence; pour Gambetta, qui ne gênait ni ne diminuait nullement Thiers; et qui, tout au contraire, lui marquait une déférence et une admiration sincères.

Que Thiers ait alors vu en Gambetta un collègue de talent et d'avenir, une sorte de lieutenant qui lui serait docile, qu'il inspirerait, qu'il formerait, c'est possible et même probable. Il lui prodigua les conseils, l'introduisit auprès de personnages et dans des milieux où le Tribun, qui sentait encore la boutique paternelle et les brasseries du quartier Latin, n'aurait pas eu facilement accès. A ce moment, Gambetta ne s'oppose pas à Thiers.

Il est certain qu'après le 24 mai 1873 et la retraite que lui infligeait l'Assemblée nationale, après la Constitution de 1876, après le Seize mai 1877 surtout, Thiers s'est réconcilié pleinement avec Gambetta. Et cela n'est pas surprenant. Non seulement ils ne s'opposent pas l'un à l'autre, mais ils ont besoin l'un de l'autre.

Pour reprendre les comparaisons de l'époque, Gambetta est l'Achille de l'Iliade républicaine et Thiers est son Nestor. L'un excelle dans le combat, l'autre dans le conseil. Ils s'entendent, ils se complètent. Thiers apporte la bourgeoisie conservatrice (une partie du moins) à la République, où Gambetta introduit la démocratie : les « Nouvelles Couches ». Ils mènent donc, de concert, la lutte contre l'ennemi commun. Si la victoire en est le prix, il est convenu que ce prix sera, pour Nestor, la présidence de la République, pour Achille, la présidence du conseil, peut-être avec survivance d'hoirie.

Mais, si Thiers et Gambetta se sont concertés avant le 4 septembre 1870, et coalisés après le 24 mai 1873, ils n'en ont pas moins été ennemis dans l'intervalle. Ennemis déclarés. Et cela découle des circonstances, autant que de leurs âges, caractères et tempéraments.

Rien de plus naturel que leur antagonisme en cette fin d'octobre 1870 : Gambetta voulait la guerre, Thiers voulait la paix; Gambetta voulait prolonger la guerre, Thiers voulait hâter la paix. Egalement sincères, ils étaient également irréductibles.

Depuis son départ de Saint-Petersbourg Thiers avait longuement ruminé la solution préconisée par Gortchakoff : un armistice, destiné à l'élection d'une Assemblée nationale. Et il s'y était d'autant plus fermement attaché que cette solution concordait exactement avec la sienne.

Cette solution, il arrivait à Tours, décidé à la faire accepter de la délégation, d'abord, puis du Gouvernement.

Thiers a soixante-treize ans, et, depuis quarante ans, n'a quitté le Parlement que lorsqu'il en a été arraché. Gambetta a trente-deux ans et n'est député que depuis quelques mois.

Ce n'est pas le Parlement qui l'a porté au pouvoir; c'est l'émeute, et c'est la guerre qui l'y maintient.

Il n'a donc aucunement le respect quasi superstitieux de Thiers pour une Assemblée nationale, et pas davantage celui de la Légimité.

Il est convaincu que la défaite n'est point totale et irrémissible, que la France possède d'immenses ressources, qu'il suffit de les mettre en œuvre, qu'une guerre prolongée, une guerre en masse, une guerre sacrée, exaltera le patriotisme, rallumera la confiance, fatiguera l'ennemi, secouera l'Europe. Il veut donc continuer la partie jusqu'au retour de la fortune.

Thiers tient de Gortchakoff que l'Alsace est perdue, sans retour, qu'une paix prompte, seule, a chance de sauver la Lorraine. Plus on la différera, plus l'inéluctable sacrifice sera cruel. Pour chaque mois, pour chaque semaine, pour chaque jour de résistance, l'ennemi exigera un plus haut prix. Le choix de Thiers est fait. Il veut que la France fasse aussi le sien, et tout de suite, sans folle espérance ni vaine sensibilité. D'où la trilogie : Armistice, Elections, Paix.

Voilà la façon qu'a eue M. Thiers d'être défaitiste.

Gambetta ne s'y trompe pas. Il s'est évadé de Paris pour poursuivre la guerre à outrance, pour empêcher ou retarder la formation de tout gouvernement régulier, car la dictature seule convient à la guerre. Il a promis à Jules Favre — et il est sincère — de revenir avec une armée et de délivrer Paris. Il ne se trompe donc pas aux sentiments et desseins de Thiers :

« Tous les discours de M. Thiers, écrit-il, le 24 octobre, à Jules Favre, peuvent se résumer en une phrase : il croit la France épuisée et impuissante à vaincre. Il veut la paix, et, redoutant la responsabilité qui doit incomber à ceux qui signeraient cette paix, il cherche à provoquer la constitution d'une assemblée qui se chargerait de l'assumer. »

Voilà qui est bien vu et voilà le point névralgique, la substance et le fond du débat, non pas seulement entre deux hommes, mais entre les deux parties de la France.

Thiers fait accepter l'idée d'un armistice par les trois autres membres de la délégation de Tours : Crémieux, Glais-Bizoin, l'amiral Fourichon et par Gambetta lui-même, parce que celui-ci compte profiter de cette halte pour hâter l'organisation de ses armées. Et comment put-il croire l'ennemi assez naïf pour lui procurer le bénéfice de ce délai ! Armistice de vingt jours, par exemple, qui suffirait aux élections, et permettrait le ravitaillement de Paris, bien entendu.

Par l'entremise de la Russie, selon sa promesse, des sauf-conduits sont délivrés à Thiers. Il ne fait que traverser Versailles et entrevoit Bismarck, assez longtemps toutefois, pour que celui-ci ait le loisir de lui annoncer, en matière de bienvenue, la chute de Metz (30 octobre).

Dans l'après-midi, amené aux avant-postes par un officier allemand, Thiers passe la Seine en barque, à Sèvres. Le soir, il est au quai d'Orsay.

Quelle entrevue ! Conseil de nuit. Thiers confirme la capitulation de Bazaine. Le bruit, qui s'en est déjà répandu à Paris, a été démenti, en toute sincérité, par Trochu. Jules Favre et ses collègues s'effrayent, et avec raison, des conséquences d'un pareil aveu. Il a fièvre obsessionnelle ne travaille que trop les Parisiens, enclins à voir partout la trahison.

On délibère jusqu'à 3 heures du matin, et l'accord s'établit enfin sur les points essentiels : Thiers reçoit mandat de traiter d'un armistice, assurant le ravitaillement de Paris et la liberté des élections en France.

Couché à 4 heures, il se lève à 7, et avant de reprendre contact avec les membres du Gouvernement ou de recevoir ses amis personnels, il a la curiosité et trouve le temps d'aller revoir sa maison de la place Saint-Georges.

Mais, ce jour-là, c'est le 31 octobre, et, outre l'annonce d'un armistice, l'*Officiel* contient l'aveu de la capitulation ; ces deux nouvelles, enveloppées et édulcorées de toutes les atténuations d'usage.

Le coup est trop rude, cependant, pour des cerveaux surchauffés.

Dès le matin on sent que quelque chose se prépare. Il y a de l'émeute dans l'air. Il y en a tant, et les nouvelles qui se succèdent au palais d'Orsay sont si mauvaises que Jules Favre juge prudent de hâter le départ de Thiers et que celui-ci ne s'y oppose point.

Le soir, il rentre à Versailles. Le lendemain, il engage le fer avec Bismarck. Duel qui durera quatre jours. Duel inégal. Non pas que Bismarck soit plus robuste ou plus adroit, mais il est mieux informé. Il joue avec son adversaire. Armistice, ravitaillement, élections ? Pourquoi pas ? Mais il faut un gage, un fort de Paris, par exemple, pour satisfaire les exigences des militaires. Vingt-cinq jours ? Mais, en quarante-huit heures, on a largement le temps de voter.

Le lendemain (2 novembre), voilà Bismarck tout refroidi et renfrogné. Oh ! lui n'a pas changé. Mais il a vu le roi, les princes, Moltke, les militaires. Ils ne veulent rien entendre ! Et, graduant ses effets, Bismarck sort l'une après l'autre, des nouvelles écrasantes : des lettres de Gorchakoff et du Tzar lui-même où celui-ci déclare tout net : « qu'il se contentera d'une prière amicale mais ne brûlera jamais une cartouche pour la France » ; la proclamation frénétique de Gambetta, après la capitulation de Metz : « Tant qu'il restera un pouce du sol sacré sous nos semelles, nous tiendrons ferme le glorieux drapeau de la Révolution française. Malgré la trahison de chefs indignes, les soldats de la République sauront ramener la victoire ! »

La correspondance de Thiers à cette période et de même ses *Notes et Souvenirs* sont pleins d'épigrammes et de récriminations

contre Gambetta. Voici comme il juge ce manifeste : « une proclamation abominable, d'une violence extrême, calculée, peut-être par M. Gambetta, pour rendre l'armistice impossible ». Cela fait pressentir le fameux reproche d'une « politique de fous furieux ».

Et Bismarck distille le récit des événements du 31 octobre, — de cette journée où les bataillons de la Garde nationale criaient : « Point d'armistice ! La levée en masse ! La guerre à outrance ! A bas Thiers ! Il faut le pendre ! A la lanterne ! » où, six heures durant, le Gouvernement fut prisonnier de l'émeute victorieuse. Et, pour conclure, Bismarck annonce que la Commune est proclamée.

Dès lors, comment traiter avec un Gouvernement qui est à la merci perpétuelle de l'insurrection ? N'est-il pas légitime et indispensable que l'Allemagne prenne ses garanties ? Et Bismarck abat ses cartes :

Pas de ravitaillement, ou un fort de Paris ! Si l'on traite tout de suite : l'Alsace et « bien peu de chose autour de Metz ».

— Mais Metz lui-même ?

— Si vous traitez tout de suite, je vous promets de faire un effort auprès du Roi pour qu'on vous le rende.

C'est pourtant de cette vague promesse que Thiers s'autorisa pour dire plus tard que, s'il avait été libre d'agir, il aurait sauvé Metz et 3 milliards.

Il ne s'abusait point sur l'accueil que le Gouvernement, après le 31 octobre, ferait aux propositions de Bismarck. Il n'alla pas plus loin, cette fois, que Billancourt, où il se rencontra avec Jules Favre et le général Ducrot. Il essaya bien, sans y croire, de faire accepter un armistice sans ravitaillement, puis les élections sans armistice. « Ce serait la révolution dans Paris ! », s'écria Jules Favre. Il ne voulut rien décider avant d'avoir pris avis de ses collègues. La réponse était acquise d'avance : le 6 novembre, Thiers reçut l'ordre de rompre tous pourparlers.

Le 8, il rentra à Tours, assis sur le charbon, dans le tender d'une locomotive haut-le-pied. Et il note : « M. Gambetta, seul, n'était, peut-être, pas fâché que j'eusse échoué dans ma mission. »

Le lendemain, la France français la victoire d'Aurelles de Paladine à Coulmiers. Les Français qui ont vécu ce jour-là ne l'oublieront jamais. Une victoire, une victoire enfin ! On y croyait à peine. Était-ce le retour de la fortune, le premier rayon de soleil à travers les nuées ?

Hélas ! ce ne fut qu'un rayon, en effet, et le dernier.

Après cet échec, convaincu qu'il ne restait rien d'autre que d'attendre les événements, certain d'ailleurs qu'ils lui donneraient une fois de plus raison, à Tours, puis à Bordeaux (où il suivit la Délégation, le 11 décembre), Thiers affecte de s'effacer.

Là, il apprit l'armistice que Jules Favre, se vouant, pour expier ses fautes, à la fureur du peuple, avait signé le 28 janvier 1871...

La figure de M. Thiers dans l'histoire

Pour M. Thiers la route a été si longue, sa vie si pleine et si diverse, qu'il n'est pas inutile d'en rassembler, une dernière fois, les traits et les couleurs.

Lorsqu'on examine dans l'ensemble cette carrière, qui s'étend durant plus d'un demi-siècle et qui le remplit, M. Thiers apparaît comme très instruit, très intelligent, très orgueilleux.

Il a accumulé jusqu'au bout des connaissances encyclopédiques. Il a été un répertoire universel, mais sans tenir l'ouvrage à jour. Il a été spécialiste en tout.

Sa tâche en fut grandement facilitée, parce que cette omniscience lui fournissait des exemples et des arguments, mais aussi parce qu'elle lui permettait de diriger, de surveiller ses collaborateurs, de leur distribuer le travail, puis de le corriger. Par contre, cette omniscience devait stimuler à l'extrême et à l'excès le désir vif et insatiable qu'il avait de tout décider, de tout conduire, de tout faire.

Il l'a dit plusieurs fois : à ses yeux, l'intelligence est tout. Il lui sacrifie délibérément les autres qualités. Sans doute cela peut se défendre. Et c'est peut-être vrai en politique. M. Thiers comprend à merveille. Il comprend l'ensemble et le détail, le particulier et le général.

Il en arrive vite à se persuader que nul ne comprend, et ne sait comme lui.

M. Thiers sous-estime ses adversaires, comme ses collaborateurs, quiconque ne partage ou n'adopte pas ses idées, quiconque ne

s'incline, comme éclairé et convaincu, celui-là est un médiocre et même un sot.

Et bien que fermement convaincu de tout savoir et de tout comprendre, M. Thiers ne sait et ne comprend pas tout. Il lui arriva, rarement, de réparer une erreur; jamais de la reconnaître. Il l'a dit, à Guizot, une fois pour toutes :

— Moi, Monsieur, je ne me trompe jamais...

Voilà pourquoi il s'est arrêté si souvent en route, et pas seulement pour la chimie. Son esprit, qui paraît libéral, est autoritaire et despotique, sectaire et jacobin, n'admettant ni contradiction ni résistance. Il paraît curieux, fureteur, toujours en éveil et à la recherche des découvertes. Il est, en réalité, défiant, routinier, rebelle au progrès.

Rappelons-nous les Chemins de fer, l'Armée de métier, le Protectionnisme, la « Multitude » ? Cela ne l'a pas empêché de s'accommoder du suffrage universel, d'être le principal auteur de la loi militaire de 1872, de faire construire nombre de voies ferrées.

Très orgueilleux, par conséquent très ambitieux, il a, non de l'amour-propre et de la vanité — bien qu'il en eût aussi — non de la morgue et de la forfanterie — quoiqu'il n'en fût pas dépourvu —, mais cet orgueil qui veut à toute force le pouvoir, qui le poursuit par tous les moyens et sans relâche.

M. Thiers l'a voulu et poursuivi àprement. Il ne s'en est saisi que sur le tard. Alors, toute la soif, toute la frénésie du commandement, qui s'étaient accumulées en lui, se sont déchainées. C'est pour cela — on en partie — qu'il s'est mis en travers de la Monarchie, et qu'il a poussé à la République, où il serait le premier.

Cette étude n'a rien déguisé ici des travers, des défauts, des erreurs et des fautes de M. Thiers. Et peu importe que l'on nous ait parfois jugé sévère, puisque ce sont des faits. Mais aucun fait ne commande d'inscrire à sa charge un appétit furieux de jouissances, l'impatience de toute contrainte et de toute règle, une sorte de « satrapisme », ou de « néronisme », qui ne relève que du roman.

Ce n'est pas une raison parce que Balzac l'a connu, — et l'on va lire comme il le jugeait, — parce qu'il lui a emprunté peut-être quelques traits de son Rastignac, pour qu'on lui prête les meurs de Maxime de Trailles et de la Pallérine. Le goût ou la manie de l'équitation, et ce que l'on appelle « un beau mariage », cela ne suffit pas à juger un homme et à le condamner.

Après l'avoir d'abord traité avec une ironie malveillante — « ce jeune homme, disait-il de lui, a beaucoup d'esprit : il perdra la France! » — Talleyrand, conquis par les adroits articles de Thiers sur Delacroix que l'ancien évêque d'Autun aimait comme un fils, lui avait marqué de la curiosité, puis du goût et une sorte d'estime. Il le proclamait « arrivé », et non « parvenu ». Il lui servait de caution, l'encourageait, le félicitait, tant de son premier portefeuille que de son mariage. Faveur accrue par le sentiment qu'il avait le vieil homme d'Etat de se retrouver en Thiers. Il se flattait, paraît-il, de revivre en lui, et même de gouverner encore par lui, à condition de le former à son école. Ce n'est certes pas une garantie, mais la preuve du moins que Talleyrand lui reconnaissait l'étoffe d'un homme d'Etat.

Balzac a écrit :

« Ce jeune homme a été couvé, a éclos, a grandi sous l'influence des salons de M. de Talleyrand. Mais nous connaissons beaucoup d'honnêtes personnes qui ont gardé leur vertu tout en fréquentant les femmes galantes. Mais il lui faudra du talent à tout prix. Sans quoi il perdra plus qu'un autre. Il s'est trop « annoncer » pour ne pas sombrer, avec son avenir. J'ose avouer que j'ai confiance en lui. Il se cassera peut-être les reins, mais il ne sera pas un médiocre. »

Et Lamartine :

« L'esprit était comme le corps : d'aplomb sur toutes les faces, robuste et dispos. Peut-être, comme un homme du Midi, avait-il un sentiment un peu trop en saillie de ses forces? Il parlait le premier, il parlait le dernier, il n'écoutait pas la réplique. Mais il parlait avec une audace, une justesse, une fécondité d'idées. On voyait qu'en secouant le vieux trône il tenait déjà une monarchie en réserve; qu'il était aussi capable de reconstruire que de renverser. »

Et Chateaubriand :

« M. Thiers n'est pas ce qu'il peut être : les années le modifieront, à moins que l'enflure de l'amour-propre ne s'y oppose. Si sa cervelle tient bon, et qu'il ne soit pas emporté par un coup de

tête, les affaires révéleront en lui des supériorités inaperçues. Il doit promptement croître ou décroître. Il y a des chances pour que M. Thiers devienne un grand ministre, ou reste un brouillon. »

Voilà d'assez bons juges. Or, sans s'être concertés, ils s'accordent merveilleusement sur deux points :

M. Thiers ne peut pas faire une carrière médiocre;

M. Thiers peut détruire, mais pour rebâtir. C'est un constructeur. Ce jugement, cette hypothèse, cette prédiction, M. Thiers les a justifiées.

Il a commencé par détruire. Il a détruit une monarchie, et il a contribué à en jeter bas une autre. Quant aux ministères qu'il a ébranlés ou renversés, on ne les comptait plus. On disait couramment de lui — et on le disait à lui-même — qu'il n'avait pas son pareil pour démolir un gouvernement. Mais, détruire, ce n'est jamais bien difficile, c'est d'un homme politique. Rebâtir, c'est d'un homme d'Etat.

M. Thiers a rebâti, non seulement ce qu'il avait détruit, mais ce qui avait été détruit par d'autres. Il a construit une monarchie constitutionnelle, une monarchie libérale qui était sans doute le régime le mieux approprié à la situation, aux besoins, aux désirs de la nation.

Il ne l'aurait pas fixée, comme le fit Guizot, dans un cadre étroit et étouffant qu'il fallût briser.

Il aurait par degrés élargi ce cadre, comme l'a fait l'Angleterre, et il y aurait fait entrer la France entière. Il lui aurait donné ces libertés nécessaires, qu'il n'a pas peu contribué à lui faire rendre.

Puis la tourmente éclate qui renverse tout ce qui existe, jusqu'aux fondements eux-mêmes ébranlés. Rappelons-nous l'état de la France au mois de mai 1871! Quelle tâche, capable d'effrayer les plus hardis et les plus jeunes!

Elle semble, au contraire, stimuler la volonté et ranimer la vigueur de ce vieillard, qui trouve une sorte d'allégresse à penser que l'œuvre est surhumaine et quasi impossible.

Et pourtant il l'a accomplie. Pas seul, assurément. Mais il a été le chef, qui conçoit et qui dirige. Cette fois, M. Thiers reconstruisait la France.

La France le comprit. Elle voua à M. Thiers l'admiration et reconnaissance qu'il méritait. Remarquons cependant que sa popularité, si fondée et justifiée, il la dut à ses travers et à ses défauts, autant qu'à ses qualités et à ses services.

Il est populaire par la vivacité de son esprit, son audace mêlée de finesse, sa hardiesse tempérée de prudence, par la mobilité de son esprit, par la fertilité de ses ressources, par sa plasticité. Il est par la clarté simple et familière de sa parole, par sa malice par ses coups de tête, de patte, de langue, par ses airs avantageux. Car, jamais satisfait des autres, il est toujours enchanté de lui-même.

Populaire, il l'est aussi parce qu'il est patriote, chauvin, cocardier, parce qu'il a écrit l'histoire de Napoléon et ramené ses cendres, parce qu'il a tenu tête à l'Angleterre, et plus tard, à Bismarck et qu'il lui a arraché la paix.

Enfin parce que, depuis si longtemps, à travers tant de vicissitudes, de lumière et de pénombre, de chutes et de relèvements, il a duré, il est toujours là.

La France se retrouve en lui. Il est « en conformité infaillible avec l'esprit national de son pays et de son temps » (J.-J. Weiss). M. Thiers est le Français moyen, mais à un degré supérieur.

M. Thiers est donc mort en pleine gloire, et la France lui a fait des obsèques mieux que triomphales : respectueuses, affligées, émues et émouvantes, le samedi 8 septembre, de Notre-Dame-de-Loerett au Père-Lachaise, par les boulevards. Sur le conseil pressant de ses amis politiques, M^{me} Thiers avait refusé l'offre du Gouvernement de les faire par les soins et aux frais de l'Etat.

Cette gloire cependant ne s'est pas seulement obscurcie. Elle a fait place, dans l'opinion publique, à de l'indifférence, de la raillerie, ou de la haine.

La haine s'explique. Elle lui est vouée par tous les fauteurs et artisans de désordre, par ceux qu'il appelait : les « Rouges » et les « Antisociaux », par leurs complices et leurs émules, ceux qui renchéraient aujourd'hui sur leurs folies, sans avoir leurs qualités ou leurs excuses. Ceux-ci lui reprochent, aujourd'hui encore, la répression des émeutes de Lyon et de la rue Transnonain, puis la Semaine Sanglante de mai 1871. Si M. Thiers n'a eu aucune indulgence pour les Communards, s'il a mené vigoureusement l'attaque, pourtant il a donné des ordres sévères pour que la colère du soldat fût contenue. Le reproche qu'il mérite est, après les fureurs de la bataille des rues, son impitoyable et trop longue répression,

qui d'ailleurs se poursuit encore au lendemain de sa chute, lorsqu'il ne peut plus en être rendu responsable.

Il y a pis que la haine. Il y a le préjugé et le parti pris. Il y a la lâcheté. Il y a ceux qui ont peur de ne pas paraître assez « avancés », d'être « réactionnaires ». Il y a certains bourgeois, fournisseurs de la Révolution, déserteurs de leur poste, ennemis et destructeurs, par couardise, de la Société et de la Patrie.

Tout cela, c'est la politique. Et on l'a dit, on s'en est même vanté, « en politique, il n'y a pas de justice ». Mais il y en a une en histoire. Ou plutôt l'histoire est la justice même, la justice immanente, sereine et inflexible.

Thiers est peut-être encore trop près de nous. Il gagnera au recul du temps. Il le prévoyait, il y comptait, il en appelait à l'avenir :

« Non, je ne crains pas pour ma mémoire, car je n'entends pas paraître au tribunal des partis. Devant eux, je fais défaut. Mais je ne fais pas défaut devant l'histoire, et je mérite de paraître devant elle. »

Il a dit cela le 4 mai 1873, quelques minutes avant sa chute. L'histoire, elle non plus, ne fera pas défaut. Elle dira que ce « petit bourgeois qui avait l'âme fière » (le mot est de lui encore) fut un Français, un bon Français, un grand Français.

GEORGES LECOMTE,
de l'Académie française.

Les apparitions de la Vierge au siècle dernier ⁽¹⁾

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE (1830)

Le bréviaire raconte, au second nocturne de l'office du 27 novembre : « En l'année 1830 de l'ère chrétienne, comme le prouvent des témoignages dignes de foi, la très sainte Mère de Dieu apparut à la Sœur Catherine Labouré, des Filles de la Charité, fondées par saint Vincent de Paul. C'était pour lui demander qu'on frappe une médaille en l'honneur de son Immaculée Conception et lui donner toutes les indications nécessaires à la réalisation de ce projet ».

Sœur Catherine se trouvait alors au noviciat de la rue du Bac, à Paris. Avant d'entrer en religion, elle avait vécu à Fain-les-Moutiers, dans la Côte-d'Or, entre son père veuf et sa jeune sœur, donnant ses soins à la basse-cour de la ferme paternelle. Elle eut, nous dit-on, jusqu'à huit cents pigeons, et l'on ajoute qu'elle se montrait fort capable d'admonester vertement les domestiques qui le méritaient. Si elle ne savait alors ni lire ni écrire, elle n'en avait pas moins assez d'autres qualités pour être ce qu'on appelle un bon parti. Cependant, aux nombreux prétendants qui se présentaient pour lui conter fleurette, elle donnait cette réponse uniforme : « Je suis la fiancée de Jésus et n'aurai pas d'autre époux que lui. » Quand elle eut vingt et un ans, quittant son père, sa sœur et ses beaux pigeons, elle suivit sa vocation pour être toute à Celui que son cœur virginal s'était choisi.

Or, le 19 juillet 1830, vers 11 heures du soir, elle était seule à la chapelle, quand, tout à coup, un léger bruit lui fit lever la tête. Elle vit alors une femme d'une grande beauté qui alla s'asseoir à la gauche du choeur. Sœur Catherine la rejoignit et s'agenouilla près d'elle. Mais suivons le récit qu'elle écrivit en 1856 :

En ce moment, je sentis l'émotion la plus douce de ma vie, émotion qu'il me serait impossible d'exprimer. La Sainte Vierge m'expliqua comment je devais me conduire dans mes peines, et, me montrant de la main gauche le pied de l'autel, elle me dit de venir me jeter là, et d'y répandre mon cœur, ajoutant que je recevrais là toutes les consolations dont j'aurais besoin. Puis, elle me dit encore : « Mon enfant, je veux vous charger d'une mission; vous y souffrirez bien des peines, mais vous les surmonterez à la pensée que c'est pour la gloire de Dieu. Vous serez contredite, mais vous aurez la grâce; ne craignez point; dites tout ce qui se passe en vous avec simplicité et confiance; rendez-en compte à celui qui est chargé de votre âme ».

Ici la novice demanda quelques explications à Celle qui lui parlait. Sans y répondre avec précision, la Vierge poursuivait : « Mon enfant, les temps sont très mauvais, des malheurs vont fondre sur la France; le trône sera renversé, le monde entier sera bouleversé par des malheurs de toutes sortes. » La Sainte Vierge avait l'air très triste en parlant ainsi : « Un moment viendra où le danger sera grand; on croira tout perdu; je serai avec vous. Il y aura des victimes dans d'autres communautés. » La Sainte Vierge avait les larmes aux yeux en disant cela. « Dans le clergé de Paris, il y aura aussi des victimes. Mgr l'Archevêque mourra. Mon enfant, la Croix sera méprisée, on la jettera par terre, on ouvrira de nouveau le côté de Notre-Seigneur; les rues seront pleines de sang; le monde entier sera dans la tristesse. »

— *Quand cela arrivera-t-il? se demanda la Sœur à part soi.*

— *Dans quarante ans! lui répondit une voix intérieure.*

La Vierge revint le 17 novembre suivant, vers 5 h. 1/2 du soir, pendant que Sœur Catherine se trouvait de nouveau seule à la chapelle. Elle était tout autrement vêtue qu'à sa première visite. Au lieu de s'asseoir, elle se tenait debout sur un globe et en portait un autre dans ses mains :

Elle avait les yeux élevés vers le ciel, et sa figure s'illumina pendant qu'elle offrait le globe à Notre Seigneur. Tout à coup, ses doigts se remplirent d'anneaux et de pierres précieuses très belles. Les rayons qui en jaillissaient se reflétaient de tous côtés, ce qui l'enveloppa d'une telle clarté qu'on ne voyait plus ni ses pieds, ni sa robe. Les pierreries étaient plus ou moins grosses, et les rayons qui en sortaient étaient proportionnellement plus ou moins éclatants. Je ne saurais dire ce que j'éprouvai, ni tout ce que j'appris en si peu de temps.

Comme j'étais absorbée dans sa contemplation, la Sainte Vierge abaissait les yeux sur moi, et une voix me dit au fond du cœur : « Ce globe que vous voyez représente le monde entier, et particulièrement la France, et chaque personne en particulier. » Ici, je ne sais exprimer ce que j'aperçus de la beauté et de l'éclat des rayons. Et la Sainte Vierge ajouta : « Voilà le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent »; me faisant entendre combien elle est généreuse pour les personnes qui la prient. Dans ce moment, j'étais ou je n'étais pas. Je ne sais... Je jouissais... Alors, il se forma autour de la Sainte Vierge un tableau un peu ovale sur lequel se lisaient écrites en lettres d'or ces paroles : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à Vous. » Puis une voix se fit entendre qui me dit : « Faites frapper une médaille sur ce modèle; les personnes qui la porteront indulgenciée recevront de grandes grâces, surtout en la portant au cou. Les grâces seront abondantes pour les personnes qui auront confiance. »

Sœur Catherine ajouta qu'à ce moment « le tableau parut se retourner et qu'au revers elle vit la lettre M surmontée d'une croix avec deux cœurs au-dessous. L'un des cœurs était entouré d'une couronne d'épines, et l'autre transpercé d'un glaive ».

Quelques jours après cette deuxième vision, il y en eut une troisième fort semblable à la seconde, et qu'il est donc superflu de raconter. Puis, Sœur Catherine ayant terminé son noviciat, fut transférée à l'hospice d'Enghien, faubourg Saint-Antoine, où elle passa quarante-six ans à servir les vieillards. C'était une religieuse accorte, humble et pieuse. Connaissant toutes ses aptitudes, ses supérieures l'employèrent à la basse-cour et à la laiterie. Elle renouait par là avec les années de sa jeunesse bourguignonne. Lorsqu'elle mourut, en décembre 1876, on ne douta pas, autour d'elle, qu'elle ne fût parvenue à la sainteté; ce que l'Eglise a récemment confirmé en élevant la voyante sur les autels. Ainsi tient en peu de mots l'histoire de Catherine Labouré.

(1) Voir la Revue catholique du 10 février.

Il faudrait, au contraire, bien des pages pour écrire l'histoire de la médaille miraculeuse; et l'on ne le pourrait faire sans parler longuement de Notre-Dame-des-Victoires, de tous les sanctuaires parisiens, le plus renommé. C'est là que fut établie, par l'abbé Desgenettes, une archiconfrérie qui, dès 1846, s'étendait au monde entier et comptait plus de six cent mille membres. Ceux-ci prenaient, entre autres, l'engagement de porter la dite médaille. Elles sont innombrables les conversions qui s'accomplirent, à Notre-Dame-des-Victoires, depuis l'époque de la monarchie de Juillet. Là, Newman et ses amis vinrent prier au temps du « mouvement d'Oxford »; là, l'impératrice Eugénie vint répandre ses dernières larmes avant de prendre le chemin de l'exil. Déjà Marie Leckzinska, femme de Louis XV, aimait d'y faire ses dévotions et d'y chercher quelque consolation. Aujourd'hui encore, à toute heure, cette église, construite par Louis XIII, est bruisante de prières. Des centaines de bougies y brûlent sans cesse. C'est un va-et-vient continu de gens recueillis. Riches et pauvres s'y agenouillent côte à côte. Récemment, fendant un barrage de femmes en cheveux, tel écrivain célèbre y apportait un gros cierge qu'ensuite il allumait, pendant que là-bas, au bout du pont des Arts, l'Académie française statuait sur son sort, et Dieu merci, l'élysait.

Quand, en 1832, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, eut permis de frapper la médaille dont la Sainte Vierge avait révélé le modèle, le prélat voulut être des premiers à en recevoir un exemplaire et à en vérifier l'efficacité. Une excellente occasion se présenta bientôt. Il y avait, justement, Mgr de Pradt, ancien archevêque de Malines, qui se mourait, à Paris. Ce n'était pas un personnage qui eût donné beaucoup d'édification en sa vie. Prêtre-jureur de la Révolution, prélat courtisan de l'époque impériale, il avait toujours montré moins de foi que d'ambition, et maintenant, il était en train de finir tristement. Muni de la médaille nouvelle, Mgr de Quélen se présenta pour tâcher de le convertir. D'abord, le moribond refusa de l'accueillir. Puis, se ravissant, il le fit rappeler, rétracta le passé, reçut les sacrements et mourut dans les bras de l'archevêque.

Les historiens considèrent que tel fut le premier prodige accompli par la médaille qui, bientôt, fut appelée miraculeuse.

LOURDES (1858)

Le jeudi 11 février 1858, vers midi et demi, trois enfants pauvres de Lourdes vont chercher du bois mort le long du Gave: Bernadette Soubirous, sa sœur Marie et Jeanne Abadie. Il y a un bief de moulin à traverser, où coule un peu d'eau. Marie et Jeanne, qui sont nu-pieds dans leurs sabots, l'ont bientôt franchi. Mais Bernadette est très délicate, malgré ses quatorze ans, et sa mère la force à porter des bas pour son asthme. Elle s'assied afin de se déchausser, quand un bruit d'ouragan lui fait lever la tête. Elle constate qu'aucune branche d'arbre ne bouge. « Je me serai trompée », pense-t-elle. Mais de nouveau, le vent siffle à ses oreilles. Saisie de peur, elle se dresse et regarde autour d'elle. Tout est calme, sauf, là, de l'autre côté du bief, dans l'anfractuosité d'une roche, un églantier agite ses feuilles, comme affolé. Puis, tout à coup, Bernadette voit la niche s'éclairer; on dirait d'un nuage d'or qui l'illumine; et voici qu'une femme y apparaît :

Elle était jeune et belle, dit Bernadette, belle surtout, comme je n'en ai jamais vu. Elle me regardait, me souriait, me faisait signe d'avancer sans aucune crainte. Et, en effet, je n'avais plus peur, mais il me semblait que je ne savais plus où j'étais.

Par un mouvement instinctif, l'enfant prit son chapelet et se mit à genoux : « La Dame me laissa prier toute seule; elle faisait bien passer entre ses doigts les grains de son chapelet, mais elle ne parlait

pas. Ce n'est qu'à la fin de chaque dizaine qu'elle s'unissait à moi pour dire : « Gloria Patri et Filio, et Spiritui Sancto. »

Quand le chapelet fut récité, la Dame rentra à l'intérieur du rocher, et le nuage d'or disparut.

Jeanne et Marie qui, d'abord, ne s'étaient pas inquiétées de leur compagnie, revinrent la chercher. L'apercevant à genoux, elles lui dirent qu'on n'était pas là pour prier, mais pour faire trois fagots.

Sur le chemin du retour, ployant comme ses amis sous sa charge de bois, Bernadette leur demanda :

— Vous n'avez rien observé d'extraordinaire dans la grotte?

— Non, rien! Pourquoi fais-tu cette question?

— Oh! pour rien.

A ce moment, la voyante garda pour elle son secret. Mais, plus tard, elle ne put se tenir d'en parler à Marie. Et quand, à la prière du soir, elle éclata en sanglots, et que la mère Soubirous s'informa, ce fut Marie qui se hâta de raconter ce que sa sœur avait dit. Les parents se moquèrent et défendirent à l'enfant de retourner à Massabielle.

Malgré qu'il lui en coûtât, Bernadette obéit. Mais le dimanche 14, ses compagnes obtinrent la levée de la défense. « Qu'elle y aille, pensa la mère Soubirous, elle verra bien que ce n'était rien et ainsi sera-t-elle guérie! » Sans doute avait-on aussi parlé du diable, car une fillette de la troupe s'était munie d'eau bénite :

— Elle est là!... Elle est là! s'écria Bernadette, à peine arrivée devant l'églantier.

— Vite, jette-lui de l'eau bénite!

Le voyante obéit :

— Elle ne s'en fâche pas, dit-elle; au contraire, elle approuve de la tête en souriant.

Puis ce fut l'extase dont on ne parvint à la tirer qu'en l'emmenant dans une maison voisine. La mère Soubirous y arriva à son tour, une verge à la main :

— Comment, drôlesse, tu veux que nous soyons la risée de tous ceux qui nous connaissent! Je vais te les faire passer, moi, tes airs béats et tes histoires de dame!

Et à peine si les personnes présentes purent-elles empêcher la maman d'exécuter ses menaces.

Le 18 février, deux dames de Lourdes s'étant entremises, Bernadette eut permission de retourner à la grotte. C'était le matin. Quand la Vierge apparut, l'enfant lui tendit une feuille de papier, la priant d'y inscrire ses volontés : cette feuille était une idée de ces dames, mais, l'apparition ne goûta point l'inspiration :

— Ce que j'ai à vous dire, répondit-elle, il n'est pas nécessaire que je l'écrive. Promettez-moi de revenir ici quinze jours de suite; de mon côté, je m'engage à vous rendre heureuse, si ce n'est en ce monde, du moins dans l'autre.

Ce jour-là Bernadette n'était pas entrée en extase, mais, les 19, 20 et 21 février, les témoins la virent ravie, hors d'elle-même tout le temps que dura la céleste visite. Un médecin sceptique, le Dr Dèzons était là, le 21; après l'extase, il interrogea l'enfant :

« La Dame, dit-elle, en me quittant un instant de son regard, le dirigea au loin par-dessus ma tête; ensuite, le reportant sur moi, qui lui avais demandé ce qui l'attristait, elle me dit : « Priez pour les pauvres pécheurs, pour le monde si agité. » Je fus bien vite rassurée par l'expression de bonté et de sérénité que je pus revoir sur son visage, et aussitôt elle disparut. »

Ici, nous voyons M. le maire, M. le procureur impérial et M. le commissaire de police entrer en scène et se préoccuper de calmer les esprits. Dans la matinée du 21 ils convoquent la fillette qui, paraît-il, trouble la ville et M. le procureur Dutour, en faisant les gros yeux, lui dit :

— Me promettez-vous de ne plus retourner à Massabielle?

— Monsieur, je ne vous le promets pas.

— Est-ce votre dernier mot?

— Oui, monsieur.

— Alors, sortez... nous aviserons.

Le soir, ce fut au tour du commissaire de police de mander la voyante à son bureau. Lui aussi enjoignit à Bernadette de ne plus aller à la grotte.

— Monsieur, répondit-elle simplement, j'ai promis à la Dame d'y revenir.

— Si, à l'instant, tu ne prends pas l'engagement de ne plus retourner à Massabielle, j'envoie chercher les gendarmes et je te fais mettre en prison.

De fait, deux gendarmes se trouvaient à la grotte quand, le lendemain, Bernadette s'y rendit. La Vierge ne vint pas. « Elle a peur des gendarmes, dirent les beaux esprits, elle ne se montrera plus ». Elle revint cependant le lendemain, pour la septième fois. Deux cents personnes entouraient Bernadette. Estrade, qui était du nombre et affichait jusque-là son scepticisme, nous a décrit la scène :

Bernadette se mit à genoux. Pendant qu'elle faisait glisser entre ses doigts les premiers grains de son chapelet, elle leva sur le rocher un regard interrogatif, traduisant les désirs impatients de l'attente. Tout à coup, comme si un éclair l'avait frappée, elle eut un soubresaut d'admiration. Ses yeux s'illuminèrent et devinrent étincelants; des sourires sérapiques apparurent sur ses lèvres; une grâce indéfinissable se répandit sur toute sa personne. Bernadette n'était plus Bernadette.

Spontanément, par un mouvement unanime, tous les hommes présents s'étaient découverts et inclinés.

Après les premiers transports, la voyante se mit dans l'attitude d'une personne qui écoute. Ses gestes, sa physionomie reproduisirent bientôt après toutes les phases d'une conversation. Tour à tour, Bernadette approuvait de la tête, ou semblait elle-même interroger. Quand la Dame parlait, elle frémissait de bonheur; quand, au contraire, elle lui faisait parvenir des supplications, elle s'humiliait et s'attendrissait jusqu'aux larmes. A certains moments on pouvait remarquer que l'entretien était suspendu; alors l'enfant revenait à son chapelet, mais les yeux fixés sur le rocher; on aurait dit qu'elle craignait de baisser les paupières de peur de perdre de vue l'objet ravissant de ses contemplations.

L'extase dura environ une heure; vers la fin la voyante, marchant sur ses genoux, se rendit du point où elle pria jusqu'au-dessous de l'églantier, qui pendait de la roche. Là, elle se recueillit, comme pour un acte d'adoration, baisa la terre et revint, toujours sur ses genoux, à la place qu'elle venait de quitter. Sa figure s'illumina d'un dernier éclat; puis, par gradation, sans secousse, d'une manière presque imperceptible, le ravissement se décolora, faiblit et disparut; nous n'avions plus devant nous que la figure aimable, mais rustique, de la petite fille des Soubirous. Elle raconta :

« Pendant que j'étais en prière, la Dame m'a dit : « Allez boire et vous laver à la fontaine. » Comme je ne voyais pas de fontaine, je me suis dirigée vers le Gave. La Dame m'a rappelée, et m'a fait signe du doigt de me rendre dans la grotte, à gauche; j'ai obéi, mais je n'apercevais pas d'eau. Ne sachant où en prendre, j'ai gratté la terre et il en est arrivé. Je l'ai laissée s'éclaircir un peu, puis j'ai bu et je me suis lavée. »

Le filet d'eau ne cessa de grossir durant la journée; le lendemain, quand les habitués des apparitions revinrent, il avait la grosseur du doigt; quelques jours plus tard, il était devenu comme le bras d'un enfant. C'était désormais un jet puissant et qui s'échappe aujourd'hui par quinze robinets, débitant 122,000 litres par vingt-quatre heures.

Tous les jours, jusqu'au 4 mars, Bernadette revint à la grotte pour tenir sa promesse, et tous les jours, sauf le 3 mars, la Vierge fut présente au rendez-vous. C'est le 26 février qu'elle chargea l'enfant d'aller dire aux prêtres qu'il fallait bâtir ici une chapelle. Puis, jusqu'au 25 mars, la Dame ne se montra plus. Ce jour-là, fête de l'Annonciation, la Sainte Vierge avait précédé Bernadette à la grotte. S'étant jetée à genoux, l'enfant pria longtemps, puis l'idée lui vint de demander à la Dame de lui dire qui elle était.

La Dame sourit d'abord sans répondre; humblement la voyante renouvela sa question une deuxième et une troisième fois.

A ma troisième demande, dit-elle, la Dame joignit ses mains et les porta sur le haut de sa poitrine... Elle regarda le Ciel... Puis, séparant lentement les mains, et se penchant vers moi, elle me dit : « Je suis l'Immaculée Conception. »

Désormais, sauf le 7 avril et le 16 juillet, la Vierge ne se montrera plus à Massabielle. Elle avait apparu dix-huit fois, tantôt gardant le silence, tantôt parlant avec l'enfant dans le dialecte du pays.

La suite est connue de tout le monde. L'on sait assez ce qui s'est passé à Lourdes et autour de Lourdes depuis soixante-quinze ans. Sauf Fatima, peut-être, il n'est pas un lieu, dans la chrétienté, où les foules se rendent aussi nombreuses et enthousiastes. Des écrivains et des conférenciers ont souvent fait des livres, des articles ou des discours pour dire combien les pèlerinages, les processions et les miracles de Lourdes leur déplaisaient. Mais ni le peuple chrétien, ni la Sainte Vierge n'ont jamais accordé d'importance à ces campagnes : en foules, les malades et bien-portants, les savants et les simples persistent à aller s'agenouiller devant le rocher de Massabielle et Notre-Dame continue, de son côté, à récompenser leur foi et à accomplir des prodiges.

Quant à Bernadette, elle ne manifesta jamais de tare d'aucune sorte et donna toujours plus de signes d'équilibre que ses détracteurs.

Jusqu'à l'âge de dix-neuf ans elle vécut à Lourdes, chez les Sœurs de la Charité de Nevers. C'est là qu'un jour Mgr Fourcade, pour la voir, dut se rendre à la cuisine où elle pelait des carottes. Un peu plus tard, dans la même journée, elle vint au parloir, et la conversation suivante eut lieu :

— Et maintenant, chère enfant, qu'est-ce que vous allez devenir ?

— Mais rien, Monseigneur.

— Comment rien ? Il faut pourtant bien faire quelque chose en ce bas monde.

— Je suis chez les Chères Sœurs.

— Sans doute, mais vous ne pouvez y être que passagèrement.

— J'y resterais bien toujours.

— C'est difficile à réaliser. De ce qu'on vous a reçue provisoirement par charité, il ne faut pas conclure qu'on vous gardera toujours.

— Pourquoi pas ?

— Parce que vous n'êtes pas Sœur, et qu'il faut l'être pour être admise à titre définitif dans une communauté. Il est vrai, ajouta l'évêque, qu'il est permis aux Sœurs de Nevers de prendre des servantes. Mais ici, vous n'êtes pas même une domestique. Et sur ce pied-là on ne fait jamais long feu nulle part.

Bernadette demeura pensive et silencieuse. Le prélat continua :

— Voilà que vous n'êtes plus une enfant. Vous seriez bien aise de trouver dans le monde un petit établissement sortable ?

Bernadette répondit vivement :

— Oh ! pour ça non, par exemple.

— Mais alors, pourquoi ne vous feriez-vous pas Sœur ? N'y avez-vous jamais songé ?

— C'est impossible. Vous savez, Monseigneur, que je suis pauvre et que je n'aurai jamais la dot nécessaire.

— Lorsque nous reconnaissons en des filles pauvres une vraie vocation, nous n'hésitons pas à les recevoir sans dot.

— Mais, hasarda Bernadette, les filles que vous prenez sans dot, sont des habiles et des savantes qui vous dédommageront bien; pour moi, je ne sais rien et je ne suis bonne à rien.

— Vous méconnaissez vos talents, répondit le prélat; j'ai pu constater de mes propres yeux, ce matin même, que vous êtes bonne à quelque chose.

— A quoi, Monseigneur ?

— A gratter des carottes.

Bernadette se mit à rire :

— Bah ! cela n'est pas difficile, dit-elle.

— N'importe, il faut savoir le faire et s'y prêter volontiers.

— Monseigneur, je ne me sens pas encore décidée.

L'évêque de Nevers termina en disant que si elle désirait plus tard embrasser l'état religieux elle n'aurait qu'à lui écrire.

D'abord, Bernadette ne souffla mot de cette conversation. Puis, après un an, elle alla trouver la supérieure de la communauté et l'informa qu'elle désirait entrer au couvent. Comme, ensuite, elle tomba malade, il lui fallut attendre jusqu'en 1866 pour exécuter son projet. A la veille de quitter Lourdes, elle se rendit à la grotte pour la dernière fois. En arrivant, elle tomba à genoux et commença à sangloter. Plusieurs fois elle embrassa la terre tout en murmurant des paroles de tendresse et d'angoisse. Son cœur paraissait déchiré. A plusieurs reprises, les Sœurs qui l'accompagnaient essayèrent de l'emmener. Chaque fois, elle suppliait de pouvoir rester encore un peu. On réussit, enfin, à l'entraîner.

Sur le chemin du retour une des religieuses lui dit :

— La Sainte Vierge vous entendra à Nevers comme ici.

— Oui, répondit-elle, mais la grotte était mon ciel.

Le lendemain matin elle quitta Lourdes pour Nevers.

Ce fut une religieuse admirable. Dans les derniers temps de sa vie elle endura de grandes souffrances. Trois jours avant sa mort elle disait : « Je suis moulue comme un grain de blé... Oh! qu'il faut souffrir pour mourir! » Le mercredi saint, 16 avril 1878, vers 3 heures de l'après-midi, elle murmura, comme Jésus sur la croix : « J'ai soif. » Puis, après quelques instants, elle rendit l'âme en disant : « Sainte Marie, mère de Dieu... » au milieu d'un *Ave Maria*.

Il y avait, alors, vingt ans que Notre-Dame était venue à Massabielle; seize ans que Mgr Laurence, évêque de Lourdes, avait écrit un mandement favorable aux apparitions, et neuf ans déjà que le pape Pie IX se plaisait à proclamer, dans un bref, « la lumineuse évidence du fait. »

PELLEVOISIN (1876)

Cela commence par une lettre comme celles que les enfants, dans les pays du Nord, écrivent à saint Nicolas. Seulement, ici, au lieu de jouets mécaniques, c'est sa guérison que demande à la Sainte Vierge une pauvre servante qui se sent mourir.

Vous n'avez pas oublié, dit-elle, que je suis votre fille et que je vous aime. Accordez-moi la santé de mon pauvre corps. Regardez donc la douleur de mes parents. Vous savez bien qu'ils n'ont que moi pour ressource. Ne pourrai-je pas achever l'œuvre que j'ai commencée? Si vous ne pouvez, à cause de mes péchés, obtenir mon entière guérison, vous pouvez du moins m'obtenir un peu de force, pour pouvoir gagner ma vie et celle de mes parents. Vous voyez, ma bonne mère, ils sont à la veille de falloir mendier leur pain. Rappelez-vous donc les souffrances que vous avez endurées la nuit de la naissance du Sauveur, lorsque vous fûtes obligée d'aller de porte en porte demander asile! Rappelez-vous aussi ce que vous avez souffert quand Jésus fut étendu sur la croix. J'ai confiance en vous, ma bonne mère... Ma famille a tant besoin de moi...

La signataire de cette lettre est Estelle Faguette, domestique chez les La Rochefoucauld, au château de Poiriers, près de Pellevoisin, dans l'Indre. Parmi les arbres jaunissants du parc seigneurial s'élève une petite grotte rappelant Massabielle. Estelle voudrait aller cacher sa supplique entre les pierres qui forment un trône à la statue de Notre-Dame de Lourdes; mais la maladie la cloue au lit, et c'est l'institutrice du château qui, en cet automne 1875, se charge de la commission. Nous verrons plus loin comment la Vierge se dérangea pour apporter elle-même réponse à sa confiante enfant.

Celle-ci a trente-deux ans, étant née le 12 septembre 1845, au pays de Châlons-sur-Marne. Après sa première communion, elle a suivi ses parents à Paris, et jeune fille, est entrée au noviciat des Augustines de l'Hôtel-Dieu. Une chute grave qu'elle y a faite l'a estropiée, et s'est en s'aidant de béquilles pour marcher qu'elle a dû quitter le couvent. Une fois plus ingambe, elle s'est placée chez les La Rochefoucauld; et il y a douze ans qu'ils aiment et

apprécient leur domestique quand, à la fin de 1875, ils doivent bien se résoudre à s'en séparer.

C'est que tous les médecins s'accordent à dire qu'elle mourra bientôt. Elle est arrivée au dernier période de la phtisie, et, sans parler d'une tumeur abdominale qui la mine depuis longtemps, elle souffre par surcroît d'une péritonite aiguë. Le Dr Bucquoy, de Paris, a déclaré qu'elle s'éteindrait prochainement. Le Dr Bénard, de Buzançais, l'a abandonnée depuis décembre. En janvier, la malade est installée dans une maisonnette que ses maîtres possèdent à Pellevoisin : on compte sur les religieuses du village pour l'entourer de soins pendant les dernières semaines. Déjà avant de repartir pour Paris, le comte de La Rochefoucauld a chargé M. le curé Salmon d'acheter, pour elle, quelques pieds de terre au cimetière.

Le 10 février, Estelle fait demander le Dr Bénard, qui ne vient pas, disant que ses soins sont inutiles et qu'il ne peut ainsi courir au loin à seule fin de consoler des moribonds. On recourt alors au Dr Hubert, nouvellement installé à Buzançais et qu'on espère plus complaisant. Celui-ci se dérange, en effet, mais il le regrette tout haut lorsqu'il voit qu'il reste, à la pauvre fille, « quelques heures seulement à vivre ».

Alors, aucun médecin ne vint plus. Ce fut la Sainte Vierge qui arriva et qui, du 13 février au 8 décembre, rendit quinze fois visite à sa correspondante de l'autre année.

Plus tard, Estelle Faguette devait raconter, sous la foi du serment, les apparitions et communications dont elle avait été favorisée. C'est de son récit que nous tirerons, à notre tour, cette sorte de journal des événements :

Mardi 15 février 1876. — Le matin, Estelle dit, à M. le curé, que la Vierge lui est apparue pendant la nuit et lui a dit : « Courage, prends patience... Tu souffriras encore cinq jours... Samedi tu seras morte ou guérie... Si mon Fils te rend la vie, je veux que tu publies ma gloire. » Le prêtre pense que sa paroissienne délire; au point où elle en est, ses propos n'ont, du reste, plus d'importance.

Mercredi 16 février. — La malade affirme que Notre-Dame est venue de nouveau : « N'aie pas peur! a-t-elle dit. Cette fois, mon Fils s'est laissé à t'entendre. Il te garde en vie; tu seras guérie samedi. — Mais, ma bonne Mère, si j'avais le choix; j'aimerais mieux mourir pendant que je suis bien préparée. — Ingrate, si mon Fils te laisse la vie, c'est que tu en as besoin. Tu ne seras pas exempte de peines; c'est ce qui fait le mérite de la vie. » En outre, Marie lui aurait confié un secret. M. le curé ne témoigne aucun intérêt à ce qu'il prend pour des rêveries.

Jeudi 17. — L'apparition s'est de nouveau produite. Après avoir renouvelé sa promesse de guérison, la Vierge a ajouté : « Je suis toute miséricordieuse et maîtresse de mon Fils... Dans cette petite lettre que tu m'as écrite au mois de septembre, ce qui m'a touchée, c'est cette phrase : « Voyez la douleur de mes parents, si je venais à leur manquer; ils sont à la veille de mendier leur pain... » M. le curé commence à douter. Pour parer à tout, il demande que la malade refasse son récit devant sept autres personnes; ainsi seront-ils huit, à Pellevoisin, à connaître la prophétie.

Vendredi 18. — La Vierge s'est encore montrée : « Ne crains rien, a-t-elle dit; tu es ma fille; mon Fils est touché de ta résignation. »

Samedi 19. — Le matin, la malade est entièrement guérie; elle se lève, s'habille seule et mange de bon appétit. Tumeur tuberculeuse, péritonite, phtisie, tout a disparu, comme en convient le

docteur Bucquoy, de l'Académie de Médecine, et comme le constateront tous ceux qui, pendant cinquante-trois ans, jusqu'en 1929, verront Estelle Faguette jouir de la meilleure santé du monde. Cependant, avant même d'être guérie, la brave fille a déjà mis la Vierge au courant de ses projets d'avenir : il conviendra, sans doute, pense-t-elle, qu'elle retourne au couvent ? Mais, Notre-Dame lui dit que ce n'est pas nécessaire : « On peut se sauver dans toutes les conditions ; où tu es, tu peux faire beaucoup de bien et tu peux publier ma gloire. »

1^{er} juillet 1876. — A 10 h. 1/2 du soir, la Vierge revient ; elle sourit : « Du calme, mon enfant, dit-elle, patience ! tu auras des peines, mais je suis là. »

Nuit du 2 au 3 juillet. — Septième apparition. « Le cœur de mon Fils a tant d'amour pour le mien, dit Marie, qu'il ne peut refuser mes demandes. Par moi, Il touchera les cœurs les plus endurcis. »

Nuit du 3 au 4 juillet. — Sans doute qu'Estelle est assez fatiguée, car, maternellement, la Sainte Vierge lui dit : « Tu as besoin de te reposer, je ne resterai que quelques minutes », et elle disparaît bientôt.

9 septembre. — La vision se montre vers 3 heures de l'après-midi : « Tu t'es privée de ma visite le 15 août. Tu n'avais pas assez de calme. Tu as bien le caractère du Français : il veut tout savoir avant d'apprendre... (1) Depuis longtemps les trésors de mon Fils sont ouverts. Qu'ils prient ! » C'est alors que la Vierge soulève la pièce de laine blanche qu'elle porte sur la poitrine et Estelle remarque que, sur l'étoffe, se détache un cœur rouge : « Le scapulaire du Sacré-Cœur », pense-t-elle. La Vierge dit alors, séparant d'un silence ces deux phrases importantes : « J'aime cette dévotion. C'est ici que je serai honorée. »

10 septembre. — Pendant que les cloches sonnent les vêpres, la Vierge passe en disant : « Qu'ils prient ! Je leur en donne l'exemple. » Et joignant les mains, elle s'en va aussitôt.

15 septembre. — La Vierge fait, à la voyante, des confidences personnelles, puis continue : « Je te tiendrai compte des efforts que tu as fait pour avoir le calme... Dans l'Eglise, il n'y a pas ce calme que je désire... La France souffrira. »

1^{er} novembre. — Lors de cette douzième apparition, la Vierge,

(1) Il faut croire qu'au Ciel tout le monde est d'accord pour trouver ce défaut aux Français, car voici ce que Pégy fait dire à Dieu le Père, dans son *Mystère des Saints Innocents* :

« C'est pour cela, dit Dieu que nous aimons tant ces Français. Et que nous les aimons tous uniquement, Et qu'ils seront toujours nos fils aimés, Nos Français sont avancés entre tous. Ils sont mes témoins Préférés. Ils n'ont pas besoin qu'on leur explique vingt fois la même chose. Avant qu'on ait fini de parler ils ont compris. Peuple laborieux. Avant qu'on ait fini de parler l'œuvre est faite. Peuple militaire. Avant qu'on ait fini de parler la bataille est donnée. C'est embêtant, dit Dieu, quand il n'y aura plus ces Français, Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre. Tels sont nos Français, dit Dieu. Ils ne sont pas sans défauts. Il s'en faut. Ils ont même beaucoup de défauts. Ils ont plus de défauts que les autres. Mais, avec tous leurs défauts, je les aime encore mieux que tous les autres avec censément moins de défauts. Je les aime comme ils sont. Il n'y a que moi, dit Dieu, qui suis sans défaut. Mon Fils et moi. Et comme créatures il n'y en a que trois qui aient été sans défauts, Sans compter les anges. Et c'est Adam et Eve avant le péché. Et c'est la Vierge, temporellement et éternellement. »

portant le scapulaire que nous avons dit, ne proféra pas une parole.

4 novembre. — « Je t'ai choisie, dit la céleste vision. Je choisis les petits et les faibles pour ma gloire. »

11 novembre. — Ce jour-là Estelle avait confectionné un scapulaire comme celui que portait la Vierge à chacune de ses dernières visites ; elle reçut des félicitations : « Tu n'as pas perdu ton temps aujourd'hui ; tu as travaillé pour moi... Il en faut faire beaucoup d'autres. » Cinq personnes étaient présentes à cette apparition.

8 décembre. — Cette quinzième et dernière vision eut lieu le matin, après la messe. Une douzaine de personnes entouraient la voyante : « Tu ne me reverras plus, dit la Vierge. Je t'ai choisie pour publier ma gloire et répandre cette dévotion (le scapulaire). Tu iras trouver le prélat et tu lui présenteras le modèle que tu as fait. Vois les grâces que je répands sur ceux qui le porteront avec confiance. » Des mains étendues de la Vierge, une pluie tomba, abondante, et chacune des gouttes de cette pluie était une grâce. La Visiteuse parcourut alors une partie de la chambre « comme lorsqu'on quitte à regret une chère demeure pour un voyage lointain », puis partit pour ne plus revenir.

... Le diocèse de Bourges, auquel ressortissait la paroisse de Pellevoisin, avait, en ce temps-là, comme évêque Mgr de la Tour d'Auvergne. Après enquête, celui-ci crut à la guérison miraculeuse d'Estelle et ajouta foi à ses révélations. Le 28 juillet 1877, avec la bénédiction de Pie IX, il érigea canoniquement une confrérie de Notre-Dame dans l'église de la paroisse, stipulant que les membres de cette association devraient porter le scapulaire dont nous avons parlé. Le 9 septembre suivant, il envoya son vicaire général bénir la chambre des apparitions et y célébrer la messe. D'autres prélats, comme les cardinaux Couillé, Richard et Touchet, déploierent aussi leur zèle en faveur de Pellevoisin. De même encore le cardinal Boyer, deuxième successeur de Mgr de la Tour d'Auvergne, et Mgr Servonnet, son troisième successeur, dans les premiers temps du moins qu'il occupa le siège de Bourges. Jusqu'en 1900, Rome aussi fut plutôt favorable.

Puis, tout à coup, le vent tourne et une furieuse bourrasque s'abat sur Pellevoisin. Mgr Servonnet devient aussi contraire qu'il a été favorable. Que s'est-il donc passé ? Des pèlerins, possédés du démon, ou se comportant comme tels, envahissent le village qu'ils mettent sens dessus dessous par leurs blasphèmes de damnés, leurs cris et leurs bondissements de chats sauvages. C'est aussi, en France, l'époque combiste et la campagne anticléricale bat son plein ; des politiciens et des journalistes crient comme des écorchés que c'est déjà bien assez d'un Lourdes, et qu'il n'en faut pas un deuxième dans le pays. Alors, sur les instances du préfet plus excité que tous les autres, Mgr Servonnet fait fermer la chapelle en 1903. Il est vrai que le prélat avait été prévenu, par des gens soi-disant bien informés, que la guérison d'Estelle s'expliquait fort naturellement, vu que la domestique avait seulement souffert d'une « maladie de neuf mois ». Pure calomnie, qui fut, dans la suite, reconnue comme telle, mais qui, entre-temps, porta beaucoup. Tant y a que le 3 septembre 1904 un décret du Saint-Office déclara que les approbations données à la confrérie de Pellevoisin et au scapulaire du Sacré-Cœur ne garantissaient aucunement l'authenticité des apparitions et révélations. Le 23 janvier 1907, nouvelle le tre du cardinal Vannutelli à Mgr Servonnet pour interdire à quiconque de raconter que la Sainte Vierge était apparue à Pellevoisin. Mais, le 20 juillet suivant, le cardinal Merry del Val écrivait au cardinal Couillé afin de minimiser cette défense : « Ce qui est seulement interdit, disait la mise en point, c'est de prétendre que

Saint-Siège s'est porté caution de la réalité des dites apparitions et révélations ».

La mort de Mgr Servonnet, en 1909, et la guerre de 1914 favorisèrent une heureuse détente. Le cardinal Dubois, qui fut à Bourges avant d'être à Paris, rouvrit la chapelle et vint lui-même présider le pèlerinage annuel. Quant à Mgr Izard, l'évêque actuel, on peut dire qu'il a trouvé le moyen d'arranger toutes choses au mieux, assurant le respect des décisions romaines tout en laissant libre cours à la dévotion populaire.

Souvent la Vierge avait annoncé à Estelle Fagueite que les épreuves ne lui seraient pas épargnées. Cette prophétie se vérifia d'abord aussi parfaitement que l'annonce de sa guérison miraculeuse. Puis, la sérénité qui redescendit sur Pellevoisin lui permit de vivre des jours moins cruels. On eût voulu l'éloigner de ce village, comme on en avait arraché, en 1902, l'abbé Salmon. Celui-ci avait obéi, ainsi qu'il le devait. Mais, n'ayant pas fait vœu d'obéissance et sachant de bonne source « qu'on peut se sauver dans toutes les conditions », et sans doute aussi dans tous les villages, Estelle crut pouvoir rester.

Le 2 juin 1922, l'abbé Salmon, qui avait été autorisé à revenir en son ancienne paroisse, reçut la visite des abbés Fonbaustier, curé de Pellevoisin, et Hervier, aumônier des Dominicains. Ils l'avertirent de sa mort prochaine et l'abbé Hervier ajouta : « Je vous adjure de nous dire devant Dieu si vous êtes bien décidé à mourir dans la croyance aux apparitions de la Sainte Vierge à Estelle. » Et M. Salmon répondit nettement : « Oui, sans aucune hésitation, je n'en ai jamais douté. »

Le 6 juin, l'abbé Salmon donna sa bénédiction de mourant à Estelle et quelques autres personnes réunies autour de son lit ; et le 9, il trépassa, âgé de quatre-vingt-deux ans, laissant le souvenir d'un vertueux prêtre, tout adonné à la prière.

Estelle Fagueite survécut sept ans à son curé. Elle aussi avait passé la plus grande partie de sa vie à prier. Le reste du temps, elle l'avait employé à pardonner à ses ennemis, à raconter patiemment ses visions lorsqu'on l'interrogeait et à partager ses petites ressources avec de plus pauvres qu'elle. Il paraît qu'elle n'y allait pas toujours par quatre chemins dans ses propos. Mais, ni la Vierge, ni l'Évangile ne lui ont enseigné l'art d'être diplomate. A part cela, on s'accorde à reconnaître qu'elle pratiqua toujours les vertus chrétiennes. Elle mourut pieusement le 23 août 1929, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

FATIMA (1917)

Pendant la Grande Guerre, la Vierge apparut à trois petits bergers qui paissaient leurs moutons sur une montagne du Portugal.

C'est le 13 mai 1917, au lieu dit : Cova da Iria (grotte d'Iria), à 2 kilomètres de Fatima, dans le diocèse de Leiria.

Le rosaire est la grande dévotion du pays.

Vers midi, François Marto, qui a neuf ans, sa sœur Jacinta, qui en a sept, avec leur cousine Lucie, qui en a dix, récitent leur chapelet ; puis ils reprennent leurs jeux interrompus. Tout à coup un éclair déchire le ciel ; c'est un orage qui s'annonce. Vite, les bergers rassemblent leur troupeau ; ils redescendent la montagne, quand un deuxième éclair les éblouit. Levant les yeux, ils voient, au-dessus d'un petit chêne vert, une jeune femme d'une beauté ravissante. Saisis de crainte, ils s'enfuient, mais, d'un geste gracieux, l'apparition les rappelle :

« N'ayez pas peur, dit-elle ; approchez, je ne vous ferai aucun mal. »

Les enfants obéissent et regardent. La dame paraît avoir dix-huit ans. Son visage parfaitement dessiné dépasse en beauté tout ce qu'ils ont jamais vu. Elle porte une robe et un manteau

blancs, brodés d'or ; le manteau couvre la tête et descend jusqu'en bas. Du cou pend, sur la poitrine, un cordon doré dont les deux bouts finissent en houppes, à hauteur de la ceinture. Les mains jointes retiennent un chapelet. Tout le corps, mais surtout le visage, rayonne d'une « lumière plus belle et plus vive que celle du soleil » : c'est au point que les voyants en sont éblouis et forcés de baisser parfois les yeux.

Lucie, l'aînée, interroge :

— Qui êtes-vous et que désirez-vous ?

— Je viens du Ciel et je veux vous revoir ici, le 13 des cinq mois prochains, à cette même heure. En octobre je vous dirai qui je suis et ce que je désire.

La fillette demande encore si elle ira au Ciel avec ses cousins :

— Oui, à condition que vous récitiez le chapelet chaque jour.

— Ne nous donnerez-vous pas un signe pour que les gens croient que vous nous êtes apparue ?

— Je ferai un grand miracle le 13 octobre.

Les bergers furent fidèles aux rendez-vous qui leur avaient été donnés. Sauf, pourtant, le 13 août, et cela par la faute de l'« administrador » de Villa Nova. Cet « administrador » était très opposé à ce que la Vierge se permit de venir ainsi, sans permission, dans un territoire soumis à sa juridiction ! Ne pouvant rien contre Elle, il sévit contre les enfants. Il est rare que les apparitions ne donnent pas lieu à quelque personnage grotesque de se révéler au grand public. Notre « administrador » saisit l'occasion qui s'offrait de se couvrir de ridicule. Le 13 août, au matin, il vint en automobile chercher les bergers à domicile, sous couleur de se emmener à la Cova da Iria. C'était, au contraire, pour les séquestrer chez lui pendant deux jours et jouer ainsi un tour à la Sainte Vierge. Mais Celle-ci devait avoir le dernier mot : elle remit simplement son apparition au 18 et se montra, cette fois, aux Valinhos (les Petites Vallées), un autre endroit du plateau où les bergers gardaient, ce jour-là, leurs troupeaux.

Avant d'arriver au miracle du 13 octobre, nous reproduirons l'interrogatoire que le vicomte de Montelo, prêtre du diocèse de Santarém, fit subir à la petite Lucie, le 27 septembre :

— Est-ce bien vrai que Notre-Dame l'est apparue à l'endroit qu'on appelle la Cova da Iria ?

— Oui, c'est vrai.

— Combien de fois déjà ?

— Cinq fois, une chaque mois.

— Quel jour du mois ?

— Toujours le 13, excepté au mois d'août, lorsque je fus arrêtée et transportée à Villa Nova de Ourém par M. le préfet. Ce mois-là, je ne l'ai vue que quelques jours après à l'endroit des Petites Vallées.

— On dit que Notre-Dame l'apparut aussi l'an dernier. Est-ce vrai ?

— L'an dernier, elle ne m'est jamais apparue ; ni même cette année-ci avant le mois de mai. Je n'ai dit cela à personne, parce que c'est faux.

— D'où venait-elle ? Du côté de l'Orient ?

— Je n'en sais rien ; je ne la vois venir d'aucune part ; elle apparaît au-dessus du chêne vert, et, quand elle s'en va, elle prend la direction de ce point du ciel où le soleil se lève.

— Combien de temps reste-t-elle ? Peu ou beaucoup ?

— Peu de temps.

— Ce qui suffit pour réciter un Pater ou un Ave Maria, ou davantage ?

— Oh ! bien plus que cela ; mais pas toujours le même temps ; peut-être qu'il n'y en aurait jamais assez pour réciter un chapelet.

— La première fois que tu l'as vue, n'as-tu pas eu peur ?

— Oh oui ! et même j'ai voulu m'enfuir avec Jacinta et François, mais elle nous a dit de ne rien craindre, car elle ne nous ferait aucun mal.

— Comment est-elle habillée ?

— Elle a un vêtement blanc qui descend de la tête presque jusqu'aux pieds. Elle est couverte d'un manteau de même couleur aussi long que son vêtement.

- Y a-t-il des ornements sur le vêtement?
- On y voit, sur le devant, deux cordons dorés descendant du cou et réunis au milieu du corps par un gland également doré.
- A-t-elle une ceinture?
- Elle n'en a pas.
- Quelle main tient le rosaire?
- La main droite.
- Est-ce que c'est un chapelet ou bien un rosaire?
- Je n'ai pas regardé.
- A-t-il une croix?
- Oui, une croix toute blanche, et les grains sont de même couleur.

La chaîne aussi est blanche.

- Lui as-tu jamais demandé son nom?
- Oui, mais elle m'a répondu : « Je ne dirai mon nom que le 13 octobre. »
- Ne lui as-tu pas demandé d'où elle venait?
- Je lui ai demandé : « D'où êtes-vous ? » et elle m'a répondu : « Du Ciel ! »
- Et quand lui as-tu posé cette question?
- A la deuxième apparition, le 13 juin.
- Était-elle souriante ou attristée?
- Jamais je ne l'ai vue souriante ou attristée, mais toujours grave.

— Vous a-t-elle conseillé, à toi et à tes cousins, de réciter quelque prière?

- Elle nous a exhorté à réciter le chapelet en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire pour la paix du monde.
- A-t-elle manifesté le désir de voir beaucoup de monde assister aux apparitions dans la Cova da Iria, le 13 de chaque mois?
- Elle n'a rien dit à ce sujet.
- Est-il vrai qu'elle t'a confié un secret avec défense de le révéler à qui que ce soit?
- C'est vrai.
- N'a-t-il rapporté qu'à toi ou regardé-t-il aussi tes compagnons?
- Il nous regarda tous les trois.
- Ne peux-tu le décrire au moins à ton confesseur?

A cette demande, la petite garda le silence et le prêtre, la voyant embarrassée, jugea bon de ne pas insister.

— On dit que, pour te soustraire aux demandes ennuyeuses de M. le préfet le jour de ton arrestation, tu lui as raconté, comme étant le secret, une chose qui ne l'était pas du tout et que tu l'es ensuite vanitée de l'avoir trompé. Est-ce vrai?

— Cela n'est pas vrai. M. le préfet voulait, en effet, que je lui découvrisse le secret, mais comme il m'était défendu de le manifester à personne, je ne le lui ai pas révélé, malgré ses instances. J'ai simplement raconté tout ce que Notre-Dame m'a dit, excepté le secret, et peut-être qu'à cause de cela M. le préfet aura imaginé que je lui avais tout dévoilé ! Je n'ai pas voulu le tromper.

- Est-ce que Notre-Dame t'a recommandé d'apprendre à lire?
- Oui, elle me l'a ordonné, la deuxième fois qu'elle m'est apparue.
- Elle t'a dit aussi qu'elle t'emmènerait au Ciel au mois d'octobre ; à quoi donc te servira-t-il de savoir lire?

— Cela n'est pas vrai. Notre-Dame ne m'a jamais dit qu'elle m'emmènerait au Ciel en octobre prochain.

— Qu'a déclaré Notre-Dame au sujet de l'argent qu'on dépose dans la Cova da Iria, au pied du chêne vert?

— Elle a dit qu'il doit être placé sur deux brancards ; que je porterais l'un d'eux avec Jacinta et deux autres petites filles à l'église paroissiale, et que François, avec trois petits compagnons, devrait porter l'autre. L'argent sera destiné soit au culte et à la fête de Notre-Dame du Rosaire, soit à la construction d'une chapelle.

— Et où Notre-Dame veut-elle que cette chapelle soit bâtie ? A la Cova da Iria ?

- Je ne sais pas, elle ne me l'a pas dit.
- Es-tu bien contente que Notre-Dame te soit apparue ?
- J'en suis très contente.
- Est-ce que Notre-Dame viendra toute seule le 13 octobre ?
- Non. Saint Joseph viendra aussi avec l'Enfant Jésus et peu après la paix sera donnée au monde.

— Notre-Dame t'a-t-elle encore révélé autre chose ?

— Elle a déclaré que le 13 octobre elle ferait un grand miracle, afin que tout le monde croie, qu'elle apparaît réellement.

— Pourquoi au moment des apparitions baisses-tu les yeux si fréquemment en détournant de la Dame tes regards ?

— Parce que parfois son éclat m'éblouit.

- T'a-t-elle enseigné quelque prière ?
- Oui, elle m'a enseigné une prière qu'elle veut que nous récitons après chaque dizaine du rosaire.
- La sais-tu par cœur, cette prière ?
- Mon Jésus, pardonnez-nous nos offenses, préservez-nous du feu de l'enfer et soulagez les âmes du purgatoire, surtout les plus délaissées.

Le 13 octobre, à midi, soixante-dix mille personnes sont là pour assister au miracle annoncé. Il pleut. Lucie demande qu'on ferme les parapluies. On obéit. La pluie cesse. La Vierge se montre alors aux enfants. Puis, tout à coup :

« Les nuages se dissipent, le soleil apparaît, et la foule, à son grand étonnement, le voit tourner sur lui-même avec une vitesse vertigineuse, en projetant des jeux comme la plus belle pièce d'artifice. On eût dit une roue de feu. Il revêt successivement toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce phénomène, que l'on n'avait jamais vu, et que les appareils des observatoires n'ont jamais enregistré, se répète nettement trois fois et dure, dans son ensemble, dix minutes. A un moment donné, le soleil semble se détacher du ciel et se précipiter sur la terre. A cette vue, la foule tombe à genoux, on crie, on pleure, on se frappe la poitrine, on demande pardon, on récite le Credo et l'Ave Maria. Puis le soleil reprend son éclat normal. »

La journée du 13 octobre passa pour décisive et les pèlerins commencèrent d'affluer. Dès 1919 on bâtit la chapelle que la Vierge avait demandée. Il fallut cependant attendre jusqu'à 1921 pour que les autorités ecclésiastiques se décidassent à donner l'autorisation d'officier sur la montagne. Quelques mois après, une source jaillit qui, depuis, n'a pas cessé de couler. Alors, ce fut la ruée sainte des pèlerins. De nouveau, le pouvoir civil et les journaux anticléricaux montrèrent qu'ils n'étaient pas contents de cette source, de ces pèlerinages et de ces prières. La police et l'armée furent même chargés, le 13 mai 1920, de barrer les routes qui menaient à la Cova da Iria. De leur côté, les journalistes crièrent comme des putois. Enchérissant à leur façon, les anarchistes firent sauter la chapelle à la dynamite, en mars 1922. Vains efforts ! Le 13 mai suivant, il y eut soixante mille personnes sur l'aire immense. Il y en a maintenant parfois jusqu'à trois cent mille, ce qui ne s'est jamais vu, même à Lourdes, paraît-il. Il n'est pas jusqu'au Président de la République et autres représentants du pouvoir civil qui n'aillent, aujourd'hui, en pèlerinage à Fatima. Depuis 1930, Rome a montré sa faveur en accordant toute sorte d'indulgences aux pèlerins, et plus de trois cents guérisons miraculeuses ont été constatées.

Quant aux petits voyants, d'abord ils continuèrent ensemble à garder leurs montons et à réciter leur chapelet. Puis la mort les sépara. En décembre 1918, François eut la grippe. On croyait qu'il en réchapperait, mais lui d'assurer, d'un air entendu, qu'il ne guérirait jamais ; et le 5 avril 1919 il mourut, en effet, dans sa dixième année. Quelques mois après, Jacinta, sa sœur, gagna une pleurésie. On l'emmena à Lisbonne, où elle fut opérée. A l'en croire, c'était pourtant inutile, car la Vierge lui avait prédit sa mort. Et, de fait, l'enfant mourut le 20 février 1920, âgée de dix ans.

Du petit trio privilégié, Lucie, qui est seule à avoir parlé à la Sainte Vierge, est aussi la seule qui ait survécu. Elle est, à présent, Sœur converse dans une congrégation de son pays, où sa conduite est excellente, mais n'offre rien d'autrement remarquable.

OMER ENGLEBERT.

Pierre Termier⁽¹⁾

Pierre Termier et Léon Bloy (Suite)

Termier admirait sans réserve, chez Bloy, le génie littéraire et plus encore le désir ardent de la sainteté, que Bloy a lui-même appelée « le bonheur unique » (2). « L'on ne peut l'approcher — a-t-il écrit — sans éprouver jusqu'au fond de l'âme le rayonnement lumineux et chaud d'un brasier très proche. » Il le tenait pour « très grand » en même temps que « très pauvre », et il le voyait, d'une vue affectueuse et humble qui lui était toute naturelle, bien au-dessus de lui.

Il est sûr, en tout cas, qu'un grand écrivain laisse une œuvre plus durable qu'un grand savant, en ce sens que les résultats acquis par celui-ci, si considérables qu'ils puissent être, sont appelés à se fondre dans les développements futurs de la science en marche, tandis que les pages immortelles d'un génie littéraire gardent à jamais, préservée et stable, leur efficacité splendide.

Dans une présentation que je fis de Termier, à la seconde des deux conférences qu'il donna à Liège en 1923, sur « le Pélerin de l'Absolu », j'avais appelé celui-ci un génie de second rang. J'apprends, dans la suite, que Termier avait été peiné de cette sorte de restriction. Dans mon esprit, elle portait principalement sur un certain défaut d'universalité humaine qui se constate chez Léon Bloy, tempérament violemment personnel, exclusivement centré sur la Foi. Je me plaçais à un point de vue qui faisait sa part à l'humanisme pur : Termier considérait Bloy au seul regard de la Transcendance catholique. « Voici sa marque, — disait-il —, celle qui fait de lui, parmi les écrivains de génie, un exemplaire unique : *le sens du mystère* ». C'est lui qui soulignait. Il se rangeait trop résolument lui-même parmi les savants aux yeux de qui la science « nécessairement bornée » est « évocatrice de mystères », pour ne pas être extrêmement sensible à cette caractéristique suprême chez Léon Bloy. Aussi bien, plaçait-il avec raison — je le dis ici sans distinction de points de vue — de nombreuses pages du prodigieux écrivain « parmi les plus belles que les hommes aient écrites ».

Termier restait pourtant très libre d'esprit à l'égard de son grand ami. Il en discernait parfaitement les défauts, les enfantillages, telles particularités amusantes qui, comme chez chacun d'entre nous, prêtent à une cordiale raillerie (3).

Ses admirations littéraires et artistiques (pour Hugo et pour Wagner par exemple), plusieurs de ses goûts (telle la musique), étaient loin de cadrer toujours avec ceux du « Mendiant ingrat ». Il présentait enfin une sociabilité que ce dernier n'avait naturellement pas davantage que les pics solitaires étudiés par Termier géologue ne sont d'un accès commode.

J'ai entendu reprocher à l'*Introduction à Léon Bloy* son absence de critique et son caractère de panégyrique. C'est mal comprendre les choses. Tout, la position de Termier par rapport à Bloy, la brièveté de l'ouvrage, le dessein déclaré de faire rendre justice

(1) Voir la *Revue catholique* du 10 février.

(2) *L'Inventable*.

(3) Des fragments de lettres de Termier à M^{me} Jeanne Boussac-Termier, parus dans les *Cahiers Léon Bloy* de janvier-avril 1932, le montrent assez et d'une façon bien amusante.

En voici un exemple :

« 28 septembre (1914). Déjeuner, hier, chez les Bloy, un peu triste à cause des adieux imminents : Baumann les attend et met sa maison à leur disposition. »

« Ce matin, lundi, à 8 heures, j'ai été à la gare mettre les Bloy dans le train du Mans. Au départ, il y avait eu un fort accrochage avec la propriétaire, vieille dévote « probablement démoniaque ». Celle-ci jurait, paraît-il, que, de sa vie, elle ne relouerait plus ses chambres à des étrangers. L'épicier, quelques instants avant, disait à Bloy : « Vous retourneriez déjà en Belgique ! » Mais cela n'est rien... »

(Suit le récit de la disparition, au dernier moment, d'un voile de dentelle, « probablement volé », et que Bloy prie son ami de chercher encore chez la propriétaire.)

« Ce soir, à la fin de ma journée, j'ai été au n° 6 de la rue des Dames. J'ai vu l'effrayante propriétaire, qui se préparait pour le salut de Saint-Sauveur. Elle m'a offert de visiter avec moi les armoires de la famille Bloy. Naturellement, du premier coup, sur une tablette de l'armoire à glace, j'ai trouvé le voile, le Zaimph, plus précieux que celui de Tanit. »

« Mais, comme je ne sais pas l'adresse de Baumann, la propriétaire aura tout de même la lettre vengeresse et cette lettre sera imprimée dans le septième volume du journal. Cela lui apprendra, à cette Bretonne ignare, à confondre Léon Bloy avec un Belge ! »

et d'introduire à la grandeur méconnue, tout, dis-je, jusqu'à la ferveur constante du ton, indique et explique que cette introduction est délibérément — et légitimement — louangeuse, non critique. On peut en discuter tel ou tel jugement, voire même l'étendue de l'enthousiasme que Termier éprouve pour Bloy et pour son œuvre (sans toutefois oublier qu'en passant il a su indiquer, quand il le fallait, des réserves essentielles) : mais c'est bien tout. Ici, c'est l'amour qui règne, tranquille et fort, et ne rougissant pas de son objet.

Il y avait, chez Termier, une manière de considérer Bloy comme il était, — avec une tendresse badine —, qui était extrêmement émouvante. Pourquoi voudrait-on que l'indulgence que ce « chrétien amoureux » manifestait à « tout homme », « banal à première vue » (et qu'une connaissance plus approfondie ne découvrirait pas toujours tellement original!), pourquoi voudrait-on que le seul Bloy, l'ami très cher, en eût été exclu ? Le « petit frère » n'était-il d'ailleurs pas « resté l'enfant tendre qui se détourne tout de suite des choses qu'il ne peut aimer » et « qui se sait désigné pour la seule louange » (1) ?

Qu'on admire, à ce propos, chez Termier, la résolution dont il me faisait part, et à laquelle il a été fidèle, de mettre le nom de Bloy, suivi d'une belle évocation de son œuvre, dans chacun de ses discours, académique ou non. C'est ainsi que « le Mendiant ingrat » connut cette sorte de gloire d'être célébré un jour, le jeudi 25 octobre 1923, devant les Cinq Académies de l'Institut de France réunies en une de leurs assemblées annuelles.

* * *

Il y avait, au surplus, à la base de cette admiration passionnée, une reconnaissance très grave, éminemment normale chez l'homme qui a écrit : « Je divise ma vie en deux parties nettement et profondément distinctes : celle qui a précédé et celle qui a suivi ma rencontre avec Léon Bloy ».

Bloy, en effet, avait amené Termier, à un certain moment lourd que celui-ci connut dans son existence, à repousser « le voile qui était entre lui et la lumière » (2), voile qui pend pesamment devant trop de nos âmes, bien qu'elles soient du Christ sans ombre.

« Vous ne savez peut-être pas encore — écrivait à cette époque Bloy à Termier — que la conversion des honnêtes gens est incomparablement plus miraculeuse que la conversion des scélérats... (3). »

Que l'on se mette à la place du destinataire des lignes suivantes : « Voilà, mon bien cher Termier, ce que je veux vous dire de la part de Celle qui pleure (4). »

« Vous êtes appelé ineffablement, je le sais, je le vois et j'ai le devoir de vous en instruire. »

« Les chrétiens du monde sont immobiles et contents d'eux-mêmes; les autres, en très petit nombre, sont des torrents jamais satisfaits. Dieu vous veut saint, je ne dis pas vertueux ou honorable, ce qui est bon pour les bourgeois, mais SAINT, et il saura vous y contraindre, fût-ce par d'effroyables douleurs, des douleurs à la Marchenoir. Il vous tire à lui, chaque jour, par la fleur de vos entrailles qui est dans son Paradis (5). Comment résisteriez-vous et comment n'entraîneriez-vous pas ceux qui vous entourent (6) ? »

Les « effroyables douleurs », les « douleurs à la Marchenoir » désignées comme possible par Bloy dans l'avenir de Pierre Termier sont venues.

M^{me} Termier est malade à ce moment. Sa maladie, déjà fort cruelle, s'aggrave au cours de longues années qui suivent jusqu'à la paralysie totale, précédant de longtemps la mort.

Termier a sept enfants, deux garçons et cinq filles. Il perd tragiquement ses deux fils, Joseph et Pierre, « avant qu'ils eussent accompli de grandes tâches » (7), l'un à treize ans, tué par un ascenseur, l'autre à vingt-huit ans, emporté brutalement par la ménigite.

(1) JEANNE BOUSSAC-TERMIER, *op. cit.*, p. 488.

(2) *Lettres de Léon Bloy à Pierre Termier*, Stock, Paris, 1927, p. 53.

(3) *IDEM*, p. 50.

(4) Notre-Dame de la Salette. Apparition de mon Ingénieur. C'est un chrétien amoureux... Il explique son goût pour moi. C'est ce que je dis de la Salette, dans la *Femme pauvre*, qui l'a gagnée... » (*L'Inventable*, 17 janvier 1906).

(5) Un enfant de Termier, mort.

(6) *Lettres à Pierre Termier*, *op. cit.*, p. 55.

(7) Dédicace de la *Joie de connaître*.

Jean Boussac, son élève et son gendre, « devenu un maître à l'âge où tant d'hommes sont encore des disciples » (1), fils spirituel aimé par lui comme un fils de sa chair, est tué à trente et un ans à Verdun.

Il perd encore un autre gendre, père de huit enfants, et, enfin, plusieurs de ses petits-enfants.

Ce grand viril, ce grand scientifique n'a plus de descendance mâle immédiate en qui revivre. Un voile mortuaire semble l'envelopper. « Pourtant il ne se plaint pas de son sort. Jusqu'à la fin, il restera parmi les siens celui qui reconforte et dirige, le père qui ne veut pas qu'on s'inquiète de lui et qui semble pourvu de joies (2). »

Comme je lui avais écrit toute ma compassion, après la mort de son fils aîné, mort que rien ne pouvait faire prévoir (nous nous entretenions de lui peu de jours avant la catastrophe et sa visite à Liège nous était annoncée), voici ce qu'il me répondit : « ...A Dieu, mon cher ami. Rappelons-nous que tout ce qui arrive est adorable; et réjouissons-nous ensemble parce que « nous allons vers la maison du Seigneur » (21 mars 1924). Et huit mois plus tard : « ... Nous nous remettons peu à peu de notre grand chagrin. Prions ensemble, mon cher ami. Et que Dieu soit loué de tout. » (25 novembre 1924).

« Tout ce qui arrive est adorable » : c'est une parole de Bloy qu'il aura vécue jusqu'au fond. Comme Léon Bloy l'écrivait Jeanne Boussac qui, toute jeune, venait de perdre son mari même devant d'aussi affreux malheurs « nous ne pouvons pas douter de la Beauté de Dieu... La Beauté de Dieu, la beauté adorable de tout ce qu'Il fait, de tout ce qu'Il permet, en accomplissement de ses desseins, et l'infiniment peu de ce que nous croyons faire ou comprendre; Il n'y a pas d'autre réalité, mais elle ne peut entrer dans nos cœurs qu'avec le couteau. »

« Il faut pleurer debout, Jeanne, — continuait Bloy —, comme pleurerait Marie, et vous dire à vous-même que vous êtes admirablement située pour prier et pour adorer (3). »

On n'a jamais vu Pierre Termier accablé et renonçant, mais toujours debout, fermement et humblement debout. « Dieu vous veut saint », lui avait déclaré Bloy. Bienheureux, dans leur douleur, ceux que Dieu force et presse, sans les annihiler, vers une telle issue!

« Oui, Pierre Termier a connu des joies, même dans l'épreuve. Mais son courage et la patience de son courage, pendant trente-trois ans, ceux-là seuls qui ont vécu sous son toit les ont mesurés. Ceux-là, Père, quand ils se souviennent et vous cherchent avec amour dans le passé, plus encore que votre science, les étonne votre sainteté... (4). »

* * *

Le contraste extérieur entre les deux hommes se résolvait intérieurement. Non seulement par le cœur, extraordinairement animé chez l'un à l'égard de l'autre, mais aussi par des traits essentiels du fond même de leurs natures et de leurs physionomies spirituelles. : *Au fond*, ils se ressemblaient : tout deux infiniment sensibles, tous deux avides de beauté, profondément blessés, dans l'univers des hommes, par le manque de grandeur ou par le manque d'amour (5). »

Il existait entre eux d'incontestables affinités électives. Comme chez Bloy, il y avait chez Termier, homme de ses œuvres et rejeton d'une souche humaine vivace et excellente dont tous les fils ont marqué (6), un sens natif et superbe de la lutte sans fin et de l'effort complet, qui éprouve toutes les possibilités, mieux, qui choisit follement l'inaccessible. « O Science humaine, s'écrie-t-il quelque part, si courte et cependant si grande! Je t'ai follement aimée... »

L'un comme l'autre ils avaient tout ce qu'il fallait pour pouvoir redire en toute vérité la formule que Barbey d'Aureville, le maître de Bloy, s'appliquait à lui-même : « Je suis un intense ». C'est Bloy qui a lancé ce commandement : « Soyons des héros d'enthousiasme ». Et c'est Termier qui a proféré : « L'enthousiasme sans quoi l'on n'arrive à rien... »

(1) Dédicace de *A la Gloire de la Terre*.

(2) M^{me} BOUSSAC-TERMIER, *Nouvelle Revue des Jeunes*, op. cit., p. 487.

(3) *Lettres à Pierre Termier, suivies de lettres à Jeanne Termier* (M^{me} Jean Boussac) et à son mari, Stock, 1927, Paris, p. 304.

(4) JEANNE TERMIER-BOUSSAC, op. cit., p. 487.

(5) IDEM, *ibid.*, p. 488.

(6) Un des frères de Pierre Termier est évêque de Grenoble, un autre médecin éminent, etc.

« Termier a été partout jusqu'à la limite de l'inaccessible, en des délais qui témoignent d'une endurance physique exceptionnelle, mais aussi d'une ardeur sans égale. Il étonnait Albert de Lapparent, qui disait de lui en 1903 : « ...On est presque effrayé de la seule dépense d'activité physique que représentent les cartes qui, entre les mains de l'infatigable explorateur, ont subi une transformation complète, grâce à la masse de faits nouveaux qu'il a su aller chercher là où d'autres auraient reculé devant l'effort à accomplir (1)... »

Cela est bien du « frère » du « Pèlerin de l'Absolu », qui, au début de leur amitié, en 1907, lui écrivait, en soulignant : « Je ne dis pas que j'ai fait ce que je pouvais. *On ne fait jamais ce qu'on peut...* » (2), de cette « espèce d'explorateur », lui aussi (3), dont le propre était de « vouloir toujours la même chose : aller toujours dans la même direction, marcher nuit et jour sans se détourner à droite ni à gauche, une seule fois, et ne fût-ce que pour un instant, ne concevoir toute la vie, toutes les pensées, tous les sentiments, tous les actes et jusqu'aux moindres palpitations que comme une suite perpétuelle d'un décret initial de la volonté toute puissante » (4).

On peut considérer comme un symbole que l'un des plus beaux pics du groupe du Galibier, dans les Alpes, par le vœu des pairs de Termier ait reçu le nom de « Roc Termier » (5). Oui, c'est dans le goût intraitable de la grandeur que Bloy et lui communiaient le plus visiblement. « Il est indispensable — affirmait Bloy — que la Vérité soit dans la Gloire ». Termier lui fait écho quand il déclare que « la joie de connaître apparaît parfois tellement accablante, que l'on a peur d'en mourir, comme de la Vision même de Dieu ». Et il met en épigraphe au livre d'où sortent ces lignes (6) cette objurgation éclatante d'Ernest Hello : « Magnificences, magnificences... ne soyez pas en fête sans nous! »

Tous les deux ils étaient de grands poètes, dans le sens le plus large. Car il faut appeler poète tout vivant qui fait avec passion son œuvre dans la beauté. La nature de l'œuvre importe peu si elle est humaine. « Il n'est pas sorti une page de moi qui ne soit d'un poète » — me disait Bloy (7). Écoutez Termier affirmer pour sa part la même chose : « Un géologue digne de ce nom et faisant œuvre originale ne peut pas ne pas être une sorte de poète. Poésie veut dire création et la géologie n'est pas autre chose qu'un essai de création. »

« En faisant mouvoir les montagnes, en les faisant sortir du sein de la mer, en les accumulant les unes sur les autres, le géologue s'efforce de faire œuvre de créateur, et ses pensées sont constamment agrandies jusqu'à l'extrême limite de l'horizon humain. »

« La géologie, comme l'astronomie, nous ouvre des domaines illimités. Elle nous fait comprendre la grandeur de l'espace. Elle nous montre la fragilité de toutes les choses naturelles et celle même des lois astronomiques. De sorte que, tout autant que l'astronomie sinon plus, elle tend à nous donner une âme métaphysique (8). »

Poète aussi est celui qui a le sens des exigences complètes de l'être. Celui-ci voyait clair et loin parce qu'il était aussi humble que courageux. A quelq'un de sa partie et d'éminent qui, devant moi, le louait de sa science, il répondait : « Allez, elle n'est pas bien

(1) E. RACUN, *Nouvelle Revue des Jeunes*, op. cit.

Ajoutons ici deux autres témoignages significatifs :

« Il a donné sa mesure comme ingénieur dans la catastrophe du puits de la Manufacture du 6 décembre 1891 où sa belle conduite lui fit obtenir une lettre de félicitations du ministre des Travaux publics, « pour le courage et le dévouement exceptionnels dont il a fait preuve en portant secours aux victimes » (M. Honoré Lantenois, inspecteur général des mines, *In Memoriam*, op. cit., p. 20).

« ... Jamais il n'a sous-estimé les qualités d'adresse, de courage, de sang-froid, de dévouement qu'exige et développe la haute montagne. »

« Ces qualités, lui-même les possédait; ceux-la savent le bien qui l'ont vu alerte, prompt, solide dans le rocher ou sur la neige. Sans jamais s'écarter de son but scientifique, il a atteint nombre de grandes cimes, comme le Pelvoux, les Agneaux, la Roche de Jabel, dont c'était la première ascension, la Grande Ruine, l'Etendard, la Grande Casse, l'Invergnan, le Grand Paradis. »

(M. Pierre Lory, sous-directeur du Laboratoire de géologie de Grenoble, *In Memoriam*, op. cit., p. 41.)

(4) *Lettres à Pierre Termier*, Stock, 1927, Paris, p. 75.

(2) *L'Inévitable*, « La Recherche de l'Absolu ».

(3) *Idem*.

(5) *In Memoriam*, op. cit., p. 42.

(6) *La Joie de connaître*, p. 25.

(7) Cf. Léon Bloy, Léopold Levaux, Editions Rex, Louvain-Paris, 1931,

p. 203.

(8) « Une heure avec... », *Nouvelles littéraires* du 8 mars 1930.

grande! Quand je promène un de mes petits-fils par la main, à la troisième question que l'enfant me pose sur ce qu'il voit je suis collé!...

« Notre science est bien courte, et c'est toujours par un acte d'humilité qu'il faut clore une conférence de géologie », a-t-il écrit dans la *Joie de connaître*.

Et voici comment il termine, dans un autre ouvrage, une grande méditation sur le Temps :

« De cette promenade à travers les temps, nous revenons très humbles, n'ayant touché aucun rivage, n'ayant rien vu que des flots qui succèdent aux flots. D'où descend ce fleuve qui ne tarit pas, dont la vitesse est invariable, dont aucun nageur n'a jamais pu remonter le cours? Et où va-t-il? Quand s'arrêtera-t-il de couler?... »

« Les hommes, dont la vie physique est si brève, n'ont pas le respect du temps. Ils en parlent de façon légère, comme les enfants parlent des plus grandes choses et des plus terribles. Ils disent « avoir le temps », « faire passer le temps », « tuer le temps », comme si le temps leur appartenait, comme s'ils disposaient de sa vitesse, comme si cette vitesse était trop lente à leur gré. Il est évident pour quiconque réfléchit que ce sont là des formes de langage un peu sacrilèges; et si le sacrilège est tout à fait involontaire chez la plupart, il est presque inexcusable quand il est commis par des hommes cultivés.

« Dans un très beau chapitre de la *Valeur de la Science*, Henri Poincaré exalte magnifiquement l'Astronomie... Je réclame pour la Géologie de non moindres éloges. Elle aussi, tout autant que l'Astronomie, mérite la reconnaissance. Elle nous conduit sur les bords des abîmes illimités de la durée, tout comme l'Astronomie sur les rives des espaces qui défient nos moyens de mesure. Elle élargit notre notion du temps, comme l'Astronomie nos notions de l'espace et du mouvement; et cet élargissement indéfini nous procure, dans le culte des deux sciences, la même jouissance profonde, correspondant au désir d'Infini qui est en nous.

« ... Mais la Géologie va bien plus loin; elle nous montre que rien, dans le monde physique qui nous entoure, n'est éternel.

« L'Astronomie a pour objet principal la découverte des lois précises qui régissent les mouvements des astres; les lois qu'elle promulgue ont un air d'éternité et de nécessité, mais ce n'est là qu'une illusion. La géologie nous fait toucher du doigt l'inanité de cette apparence, l'instabilité des systèmes les mieux ordonnés, la fragilité des édifices les plus solides, le caractère provisoire et contingent de toutes les choses créées; elle nous fait une âme capable de comprendre que tout passe, dans l'Univers, et que l'Univers lui-même est le sujet du temps.

« Il est donc manifeste que, de toutes les sciences qui ont pour objet la connaissance de l'Univers, la Géologie est celle qui nous introduit le plus souvent et qui nous conduit le plus loin dans la métaphysique. Elle nous fait une âme métaphysicienne.

« *Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel?* »

« Ce cri sublime d'un grand poète désabusé, devant qui viennent de défilier toutes les illusions des sens et de l'esprit, et toutes les pauvres joies, éphémères et troublées, des hommes, ce cri monte à chaque instant aux lèvres du géologue quand il promène son regard sur les êtres vivants et sur les choses inanimées, sur la beauté de la terre et la splendeur des cieux. Il se demande alors qui a pu déposer dans son âme la notion d'éternité, le besoin d'éternité, la soif inextinguible d'éternité, le dégoût de tout ce qui passe, la nostalgie ardente d'un Paradis perdu, d'un Paradis de volupté, d'un Paradis inimaginable d'où la Douleur et la Mort, et le Temps seront bannis.

« La méditation sur le temps, familière au géologue, le prédispose à devenir un philosophe. Elle est salutaire aussi aux autres hommes; et le temps, que la plupart d'entre eux considèrent comme un ennemi, comme le seul ennemi, devrait être regardé par eux tous comme un ami très sûr et très doux, comme le fidèle messager de l'Espérance (1). »

(La fin au prochain numéro.)

LÉOPOLD LEVAUX.

(1) *A la Gloire de la Terre* : « Le Temps », pp. 422 à 425.

La doctrine marxiste de la lutte des classes selon Berdiaëff

Dans tout système, qu'il soit philosophique ou politique, économique ou social, l'étude distingue aisément deux aspects : toute idée nouvelle implique en effet la critique de conceptions anciennes; même si elle ne vise qu'à parfaire dans un sens marqué la théorie à laquelle elle s'en prend, cette tentative de mettre au point l'ébauche révèle à elle seule un certain antagonisme : mais ce travail de perfectionnement n'est déjà plus seulement œuvre critique, il est en même temps œuvre constructive. Ainsi dans une récente publication (1), l'auteur justement célèbre du *Nouveau moyen âge*, Nicolas Berdiaëff, étudiant la doctrine de la lutte des classes telle que le marxisme l'a formulée, fixe à la fois son attention sur l'aspect critique et sur l'aspect constructif de cette doctrine.

Si nous suivons de près la critique que fait Marx des théories édifiées par les philosophes et les économistes du XVIII^e siècle, avec Berdiaëff nous en reconnaitrions la profonde justesse. D'une façon décisive, Marx fit crouler une à une les idéologies inspiratrices de la Déclaration des Droits de l'Homme. Le XVIII^e siècle avait vu J.-J. Rousseau bâtir son système sur le dogme d'une humanité foncièrement bonne; et si son individualisme optimiste se trouvait atténué par les retouches qu'imposait l'obligation de la vie en société, l'école physiocratique aboutissait à la même époque à une conception parfaitement rassurante en conduisant à l'harmonie spontanée des intérêts. Travaillant sur le terrain économique alors que Rousseau se confinait sur le plan politique, les physiocrates le rejoignent en bien des points, en dépit de différences profondes. A ces optimismes conjugués vient s'attaquer de front le pessimisme socialiste : contre les irréalités de leurs doctrines s'insurgent violemment de nombreux penseurs parmi lesquels se dresse la plus grande figure du socialisme moderne, Karl Marx.

* * *

Marx ruine l'optimisme fondé sur la conception égalitaire qu'il avait hanté les réformateurs du XVIII^e siècle et inspiré le législateur de la Révolution française. Il lui suffit pour cela de confronter cette égalité juridique avec les inégalités économiques. Que gagne l'homme du XIX^e siècle à se voir nanti des grandes libertés modernes, si on ne lui assure pas le moyen de vivre et par le fait même de jouir de ces libertés? La proclamation de l'égalité juridique supprimait-elle les classes sociales aux intérêts divergents et souvent opposés? « La déclaration des droits de l'homme et du citoyen, écrit Berdiaëff, se préoccupe, à vrai dire, fort peu de l'homme. L'image de celui-ci fut dissimulée, en quelque sorte, par celle du citoyen. Quant à ce dernier, il fut compris lui-même comme un être politique et ses droits, comme des droits formels (2). » Telle est l'erreur contre laquelle s'élève K. Marx : à Rousseau il répond que l'économique domine le politique; et en effet, la société devant être conçue avant tout comme laborieuse, les droits du producteur trouvent une base plus solide que ceux du citoyen. Mais, à son tour, Marx demeure prisonnier de son matérialisme et il ne peut dès lors accéder à des sphères plus élevées. Pour le chrétien, ce n'est pas le citoyen, ce n'est pas le producteur qui jouissent de droits absolus, c'est l'homme en tant qu'être spirituel, en tant qu'esprit libre (3). Le leitmotiv de Berdiaëff c'est le retour à la vraie hiérarchie des valeurs : il faudrait « accorder le primat au spirituel, considérer ensuite l'économique, et enfin le politique comme un instrument de ce dernier. Ce n'est que sa soumission consciente à l'économie, comportant la domination du principe spirituel,

(1) N. BERDIAËFF, *Le Christianisme et la Lutte des Classes*, traduction Paris, Ed. Demain, un vol. de 166 pages, 1932. Il nous paraît bon de rappeler que N. Berdiaëff, dont la pensée est profondément chrétienne, n'est pas catholique, mais appartient à l'Eglise russe orthodoxe; ce qui explique certaines de ses appréciations en matière religieuse.

(2) *Op. cit.*, p. 85.

(3) *Ibid.*, p. 86.

qui empêchera la politique de dégénérer en une fiction recouvrant et masquant le jeu des intérêts économiques » (1).

Et c'est la même idée que nous retrouvons à l'origine de sa théorie sur la liberté du travail. Jusqu'ici, affirme Berdiaëff, on ne fit que dissimuler les vestiges de l'esclavage et du servage sous la forme plus humaine d'un travail *formellement* libre. Mais, continue-t-il, il n'y a jamais eu de travail *réellement* libre. L'ouvrier et le capitaliste, tous deux, se voient reconnaître la liberté du travail; mais le premier n'a comme moyen de vivre que la force de ses bras; dès lors « sa liberté consiste à pouvoir mourir de faim s'il préfère cette alternative aux formes pénibles et dégradantes du travail d'usine » (2). A la différence de l'acheteur de travail, il se trouve privé de la faculté d'attendre et de choisir, par la menace de ne plus pouvoir subsister. Ainsi éclate la différence profonde qui sépare la liberté formelle de la liberté réelle. Si Marx proclame à l'encontre de Rousseau que le droit au travail n'est qu'un vain mot dans la société actuelle, si Marx n'y voit qu'une phase historique dominée par le fatalisme matérialiste, Berdiaëff, lui, ne trouve le secret de l'émancipation ouvrière, de son avènement à la liberté vraie que dans une conception chrétienne de la structure économique de la société.

* * *

Quand nous considérons attentivement le remède que le marxisme prétend appliquer au mal social, nous touchons le point névralgique, nous percevons la contradiction la plus évidente du système. Abandonnant l'univers à l'évolution économique qui s'impose à lui comme une force finalement bienfaisante, Marx voit la masse des travailleurs forcés, du prolétariat contemporain croître de plus en plus, tandis que les « patrons » seront de moins en moins nombreux. Selon lui il faut laisser empirer le mal, il faut attendre « que les ténébres deviennent lumière. Le mal de la société capitaliste doit s'accroître afin que le bien de la collectivité socialiste puisse s'instaurer. A la mythologie de la « liberté, de l'égalité » et de la fraternité », Marx substitua celle du prolétariat-messie » (3). En logicien parfait, il prétend que seule la classe prolétarienne possède la vérité capable de faire sortir un monde nouveau des ruines du monde actuel. Berdiaëff fut autrefois fervent marxiste, comme en témoigne la dédicace de son présent ouvrage (4). Mais quand il en vint à pousser à fond le raisonnement du maître, il se demanda pourquoi le prolétariat serait la classe d'élite, seule détentrice non pas d'une vérité très élevée *relative* à celle qui est accessible aux autres classes, mais de la vérité *absolue, transcendante*. Serait-ce une prérogative accordée à ceux qui seuls ne se sont pas souillés du péché d'exploitation, l'unique péché à ses yeux de marxiste? Cette solution lui parut un moment admissible, mais il en vit bientôt l'insuffisance: il n'existe pas, en effet, de « vérité de classe », et si les marxistes l'ont cru, c'est qu'ils n'ont pas été logiques jusqu'au bout. Fidèle à son dogme du matérialisme historique, Marx prétend que la vérité sortira normalement de l'évolution: mais peut-on confondre avec la réalité économique, essentiellement relative et passagère, la vérité transcendante, sans en nier par le fait même le caractère absolu? Marx a raison de protester contre l'infailibilité de la volonté générale telle que la concevait Rousseau; lui-même cependant a tort car cette infailibilité il « la transposa du peuple souverain au prolétariat, mais à vrai dire elle n'existe pas plus chez « l'un que chez l'autre » (5). « L'infailibilité authentique ne peut être qu'une illumination spirituelle et une transfiguration de l'homme et de la nature (6). » Et Marx cependant n'eût jamais admis le relativisme de son système. Telle est l'erreur fondamentale, « le non-sens gnoséologique » que Berdiaëff nous fait découvrir de façon lumineuse à la base du marxisme.

* * *

Poursuivant la critique de la partie constructive du système marxiste, il dévoile devant nos yeux bien d'autres contradictions

(1) *Ibid.*, p. 88.

(2) *Ibid.*, p. 70.

(3) *Op. cit.*, p. 60.

(4) Je dédie ce livre à la mémoire de Karl Marx, le maître social de ma jeunesse, dont je suis devenu actuellement l'adversaire idéologique.

Ibid., p. 11.

(5) *Ibid.*, p. 31.

(6) *Ibid.*, p. 33.

auxquelles l'auteur du *Capital* se laisse entraîner. Pourquoi, par exemple, prétendre que la lutte des classes, dont personne ne peut nier l'existence à moins de nier l'évidence, a pour meneur la classe ouvrière? Cette lutte n'est-elle pas envenimée par les violences d'en haut? Si souvent on s'y trompe, c'est que la lutte se montre plus clairement quand elle tend à un renversement de l'ordre établi; mais elle n'en existe pas moins si elle a pour but la conservation de privilèges désormais injustifiables.

Et pourquoi réduire la lutte des classes à l'antagonisme de deux éléments? Berdiaëff, ramassant en faisceau des réflexions jusqu'ici souvent éparses, oppose au dualisme de Marx les divisions infinies de la société: non seulement le prolétariat lutte contre le patronat, mais de combien de classes intermédiaires ne devons-nous pas admettre l'existence? et dans chacun des camps extrêmes ne voyons-nous pas des scissions violentes et réelles? Laskine, parmi bien d'autres, a démontré que les intérêts s'opposent entre ancienne et nouvelle noblesse comme entre haute et petite bourgeoisie, comme entre ouvriers qualifiés et non qualifiés (1).

* * *

Nous admirons Berdiaëff quand il nous expose la conception qu'il se fait des classes sociales. Si elles sont une réalité, et une réalité qu'on ne peut supprimer, il la voit au soleil de la religion chrétienne, alors que Karl Marx ne savait l'éclairer que des lueurs infernales de son « démothéisme » collectiviste. Berdiaëff croit à la formation d'une aristocratie dont le rôle sera de gouverner la société de demain. Mais cette aristocratie ne ressemblera pas à celle qui trouva ses origines dans les aspirations et les entreprises chevaleresques des temps médiévaux; nul doute que cette aristocratie d'autrefois compta par son élévation d'esprit, sa distinction de manières, sa charité, son dévouement aux déshérités de la fortune, ses gestes magnanimes; mais elle se fit de plus en plus rare; le présent et plus encore l'avenir seront à une aristocratie tout intellectuelle et spirituelle, dont les représentants ne se distingueront plus par le sang, mais par l'esprit et le cœur seulement: la conception « biologique » de l'aristocratie est périmée. La nouvelle aristocratie se retrouvera à tous les paliers de l'échelle sociale: l'ouvrier aussi bien que le bourgeois, le bourgeois de même que le noble de vieille souche sont aptes à entrer dans cette élite spirituelle. Pour tous, le moyen d'y pénétrer sera d'avoir une conception juste du travail et de la mettre en pratique.

Ici encore, apparaît la haute valeur, la valeur synthétique des pages de Berdiaëff. Le travail pour lui est bien autre chose que ne le croyait Karl Marx. En dépit de ses aspirations émancipatrices, il est évident que l'idéologie socialiste n'a pas mieux compris que l'économie capitaliste la vraie nature et la vraie fonction du travail: c'est dans l'ordre moral et religieux qu'il faut chercher la clef du problème, non dans l'économie pure. Une doctrine éthico-religieuse peut seule inspirer à l'homme l'attitude qu'il doit prendre dans la tâche qui lui est imposée. Le souvenir du séjour éternel, perdu par le péché originel, pèse sur l'humanité, qu'elle le veuille ou non; en prendre conscience, l'accepter, avec toutes ses leçons pour la vie, c'est ce que le christianisme enseigne à l'homme, à quelque classe qu'il appartienne (2).

XAVIER LEGRAND.

(1) EDMOND LASKINE, *le Socialisme national*, Paris, La Renaissance du Livre.

(2) Combien certaines vues de Berdiaëff se rapprochent de celles que le socialiste belge Henri de Man a développées; l'auteur lui-même le fait remarquer en plusieurs notes. Nous ne pouvons y insister sous peine de nous étendre trop longuement.

Conférences Cardinal Mercier

La prochaine conférence aura lieu le mardi 21 février, à 5 h. (Salle Patria), par

M. Paul REYNAUD

Député de Paris, ancien ministre des Finances et ancien ministre des Colonies.

SUJET : L'Amérique en crise.

Cartes en vente chez F. Lauweryns, 20, Treurenberg, au prix de 15 frs.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le IV^e centenaire des Barnabites

Il y aura ce samedi, 18 février, quatre siècles révolus que les Clers Réguliers de Saint-Paul, plus connus sous le nom de Barnabites, ont été canoniquement érigés en Ordre religieux par le pape Clément VII. Fidèles à l'austère esprit d'humilité et d'effacement qu'ils ont reçu en héritage de leur père et fondateur, saint Antoine-Marie Zaccaria, ses fils n'entendent commémorer cette date célèbre que dans la stricte intimité. Qu'ils nous permettent cependant de déroger ici à leur sévère tradition et de les porter à l'ordre du jour de cette *Revue*, pour n'être pas accusés d'indifférence ou d'ingratitude envers des religieux qui, depuis leur arrivée en Belgique, en 1886, n'ont cessé de nous édifier par leurs œuvres d'apostolat, soit à Mouscron, où les fêtes de la canonisation de saint Antoine-Marie Zaccaria, en 1897, ont hautement témoigné de leur popularité, soit à Kain, centre de la *Ligue de Saint-Paul* et siège du *Messageur*, son organe, soit dans leur résidence de Bruxelles, à l'avenue Brugmann, ouverte aux œuvres de foi et d'intellectualité.

Il faut bien constater qu'à force de s'envelopper de silence et de modestie, à force de s'approprier cette devise des Borromées : *Humilitas* qui brille au fronton de l'autel majeur de Saint-Charles à Catinari, à Rome, desservie par eux, et d'en faire le mot d'ordre de toutes leurs démarches, ils ont réussi à rester ignorés de pas mal de catholiques. Saint Ignace de Loyola, qui fut des amis de leur fondateur, disait plaisamment : « *Les péchés des Barnabites ne sont que des péchés d'humilité* ». Il ne l'aurait pas dit de son Institut, et il jugeait sans doute qu'à se concentrer extraordinairement dans la pratique de cette vertu les Barnabites suffisaient.

Pour le dire tout de suite, ce nom, ce très beau nom du très cher disciple de saint Paul et dont François de Sales aimait à se parer, parce qu'il signifie fils de consolation, leur fut décerné par le peuple de Milan en 1547, lorsqu'ils prirent possession de l'église et des terrains de Saint-Barnabé. Leur appellation canonique est celle de Clercs Réguliers de Saint-Paul, voire de saint Paul décapité, par abréviation les Pères de Saint-Paul.

L'homme extraordinaire qui les a jetés comme un semence féconde et immortelle dans les sillons du champ de l'Eglise, mort à trente-six ans, le 5 juillet 1539, son œuvre à peine fondée, Antoine-Marie Zaccaria, originaire d'une famille patricienne de Crémone, appartient à cette pléiade de saints qui ont surgi et se sont épanouis au milieu des dissolutions de la Renaissance du XVI^e siècle italien comme une miraculeuse floraison. On n'a plus revu dans l'histoire lutte aussi acharnée, aussi déchirantes agitations et aussi dramatique enfanement d'un monde nouveau. Sous la violente poussée de toutes les passions conjurées, la moitié de l'Europe chrétienne se soulève contre l'Eglise, rompt avec la vieille foi et se précipite sous les étendards de la Réforme. La Lombardie elle-même est menacée par l'invasion protestante. A Rome, c'est le délire de la renaissance antique, c'est le pontificat de Léon X, trop absorbé par les exhumations de chefs-d'œuvre antiques et les grandes constructions pour s'apercevoir que le monde s'embrase. Notre grand Adrien VI a vu clair, lui, avec une magnanimité dont il n'y a pas d'exemple, il a fait proclamer à la Diète de Nuremberg l'acte d'accusation le plus formidable contre les désordres inouïs et les scandales de la Curie d'où, déclare-t-il, la corruption s'est répandue sur tout le corps ecclésiastique et il a solennellement signifié sa volonté inflexible de réformer l'Eglise dans son chef et dans ses membres. Il est mort de ce coup d'audace. Il n'a passé qu'un an sous la tiare. Clément VII, cousin de Léon X, un autre Médicis, ne se soucie pas d'exécuter le programme d'Adrien, il se perd dans la politique et il attire sur Rome comme la foudre du ciel la plus effroyable catastrophe, les douze fameuses journées durant lesquelles les lansquenets luthériens, à la solde du connétable de Bourbon, qui était au service de Charles-Quint, se déchaînèrent en orgies, pillages, dévastations, sacrilèges et tentèrent de répéter l'incendie néronien. Le Pape était enfermé au château Saint-Ange.

Mais Dieu n'abandonne pas son Eglise, même endormi au gouvernail, le divin Pilote veille. L'Esprit souffle sur l'abîme, la vie jaillit du déluge des maux, la vraie Réforme apparaît avec des Ordres nouveaux. En 1524, en pleine Renaissance italienne, sous Clément VII, quand le génie de Buonarroti inaugure ses grands travaux, en pleine Révolution protestante, quand, en Allemagne s'allume la Guerre des Paysans, saint Gaétan de Thiene fonde les Théatins qui réconcilient l'humanisme avec la foi. En 1530, à Milan, Antoine-Marie Zaccaria, qui avait mûri dans le dépouillement de ses richesses et, après de brillantes études à Pavie, dans l'exercice charitable de la profession médicale, avec la collaboration de Barthélemy Ferrari et d'Antoine Morigis, institue les Pères de Saint-Paul en leur donnant spécialement pour but de faire revivre en eux l'esprit apostolique de saint Paul, « de régénérer et de répandre l'amour du culte divin, une vie vraiment chrétienne par des prédications fréquentes et par l'administration fidèle des Sacraments ».

C'était en 1530, à l'heure où les protestants d'Allemagne élaboraient la Confession d'Augsbourg. Clément VII, qui allait mourir l'année suivante, les approuva, en 1533, au lendemain de la rupture de l'Angleterre avec l'Eglise. Paul III les confirmera, en 1535, à l'heure où Calvin lance l'*Institution chrétienne*. Ces synchronismes en disent long sur l'opportunité de l'entrée en scène de ces humbles et puissants artisans de la véritable Réforme qui, profondément imbus de l'esprit paulien, surnaturalisés jusqu'à la moelle, pauvres jusqu'au dénuement, mortifiés jusqu'au sacrifice total, dévorés de la flamme du zèle, abîmés dans l'humiliation, s'efforçaient par l'autorité de l'exemple, par les missions, les catéchismes même aux carrefours, la direction éclairée, la célébration fervente du culte, de réparer les brèches faites par l'hérésie protestante, de panser les plaies de l'Eglise, d'épurer le sel de la terre affadi, de rénover le sacerdoce. C'est effrayant de penser qu'il y a eu des heures ténébreuses dans l'Eglise où le sanctuaire lui-même n'a pas été épargné, où la corruption a pénétré dans les rangs de la milice sacrée. On disait proverbialement à Milan qu'il n'y avait qu'à entrer dans les ordres pour être assuré de se damner. Les anges pleuraient sur ces ruines. Des saints apparemment qui régénèrent le sacerdoce. Le Concile de Trente allait accomplir la grande réforme. Des Papes allaient monter sur le siège romain qui feraient l'œuvre de Dieu. Antoine-Marie Zaccaria prélué à Milan à l'action réformatrice de Charles Borromée qui, en 1579, quarante ans après la mort du saint, promulguera les Constitutions des Barnabites, pénétrées d'ailleurs de son esprit.

A Zaccaria, apôtre eucharistique, revient l'honneur d'avoir relevé le culte du Saint-Sacrement par l'encouragement à la communion fréquente, à la célébration quotidienne de la messe, inconnue de son temps, par l'exposition publique et perpétuelle de l'Hostie visible à tous les yeux, entourée de lumières et de fleurs, dite les Prières de XL Heures, se succédant d'église à église, en mémoire des quarante heures que le Corps du Christ passa au tombeau.

* * *

Quelle splendide réaction de la foi, de la piété, de la sainteté! Théatins, Barnabites, Somasques de saint Jérôme-Emilien, dès 1534, la Compagnie de Jésus fondée à Montmartre par l'Espagnol Ignace de Loyola, et qui couvra le monde entier de ses œuvres d'enseignement, d'apostolat; Oratoriens de saint Philippe de Néri; Société des Caucilliens; Doctrinaires de César du Bas, Société des Ecoles Pies de saint Joseph Calasanz, Ursulines enfin : tous ces ordres nouveaux nés au XVI^e siècle, identiques pour le fond aux ordres anciens s'en distinguant par l'activité apostolique plus ardente.

Les Barnabites selon les vues mêmes de leur fondateur, seront un Ordre restreint, mais qui a connu cependant une généreuse expansion. De Milan ils ont essaimé à Pavie, Crémone, Monza, Casale, à Rome. De l'Italie ils ont passé en France où ils ont sauvé le Béarn du protestantisme, en Autriche et en Bohême où ils ont barré le chemin à l'hérésie. Ils sont en Chine, en 1719, en Suède et en Norvège, au cours de 1864, chez nous, depuis 1886. Ils ont envoyé des missionnaires au Gurupy, province de Para, au Brésil. Ils ont répondu à tous les appels de Rome.

Survivant à la Révolution française et à l'Empire qui les ont décimés, les Barnabites, qui comptèrent jadis des collèges florissants en Italie et en France, après quatre siècles d'existence, ils sont toujours debout.

Répartis en six provinces, Romaine, Lombarde, de Piémont et Ligurie, Naples, franco-belge, Brésil, ils poursuivent à l'ombre du sanctuaire, leur tâche d'édification et d'apostolat, mettant autant de soin à se faire oublier que d'autres à se faire claironner. Je n'ai pas appris sans émotion qu'ils prenaient grande part dans la zone rouge parisienne à cette héroïque évangélisation dont le P. Lhande et Jean de Vincennes nous ont narré les merveilles et que Georges Ducloux a mise à la scène dans *Notre-Dame de la Moutise* avec un si poignant réalisme.

* * *

Ils ont devers eux un grand passé dont ils auraient le droit de tirer gloire. Ils peuvent se réclamer de leur saint fondateur qui ne s'est avancé aux honneurs de l'autel qu'à pas lents, canonisé en 1807, trois siècles et demi après sa mort, de saint Alexandre Sauli, apôtre de la Corse, du bienheureux François Xavier Bianchi, du vénérable Charles Bascapé, l'ami de saint Charles Borromée, du vénérable François Marie Castelli, et de tant d'âmes privilégiées qui leur forment une radieuse couronne.

Ils ont le droit de s'enorgueillir de l'autre création de saint Zaccaria, de celle que Charles Borromée appelait le plus pur joyau de son écrin, les Angéliques de Saint-Paul converti où resplendissent tant de hautes vertus.

Ils peuvent se draper dans la pourpre cardinalice des Gerdil, des Fontana, des Lambruschini, des Cadolini, des Bilio, des Granillo qui furent tous de grandes lumières du Sacré-Collège et d'humbles Barnabites.

J'ai sous les yeux la riche nomenclature des écrivains et savants qui ont honoré et souvent illustré les Pères de Saint-Paul et je relève, en grand nombre, des noms justement estimés dans la Théologie et l'Apologétique, les Sciences bibliques, la Philosophie, l'Ascétique et la Spiritualité, la Liturgie et les Rubriques (Gabuti-us, auteur du *Rituel romain* et *Gavanti-us*), l'Histoire et l'Archéologie, les Mathématiques et la Physique, la Littérature et la Poésie.

Comment taire, en finissant, les noms si chers à l'Eglise du P. Schouvaloff (1804-1859), le grand converti russe, de L. Schilling (1835-1907), le saint de Mouscron auquel on attribue des grâces signalées et du R.P. Pica (1835-1915), auteur de nombreux ouvrages d'édification.

Tout ce bien immense réalisé, toutes ces œuvres fécondes, tout ce fleuve de vertus et de bienfaits qui traverse quatre siècles d'histoire et n'a cessé de fertiliser ses rives, est issu du cœur fort et magnanime d'Antoine-Marie Zaccaria, et, par ce cœur héroïque, de celui de saint Paul avec lequel il s'était identifié, pour remonter à sa source suprême, le Cœur du Christ. *Cor Pauli, cor Christi.*

De toute notre âme nous nous associons aux sentiments de joie et de reconnaissance qui animent en ce jour les chers Barnabites et leur souhaitons de nouveaux accroissements en nombre et en mérites.

J. SCHYRGENS.

APPAREILLAGE "Téco," S. A.
BOIS DE BREUX-lez-Liège



Fabrique
toute Vaisselle en porcelaine
Article très solide
OBJETS D'ART
en biscuit
Prix spéciaux pour Communautés

Caisse Hypothécaire Anversoise
Société Anonyme - Fondée en 1881 - Registre du Commerce d'Anvers n° 1168
CAPITAL : frs. 40.000.000
RÉSERVES : frs. 60.811.975,51
FONDS SOCIAL : frs 100.811.975,51

Siège Social : ANVERS
35, rue des Tanneurs - 24 place du Noir
Tél. N° 302.30-302.31

Siège de Bruxelles
44, Boulevard du Rogent, 44
Tél. N° 12 44 57 - 12 84 64

SUCCESSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRETS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR
Obligations Foncières : Intérêt 5,50 %
Caisse d'Epargne Intérêts 3,60 % ; 5 % et 5,50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays
LOCATION DE COFFRES-FORTS 672

Caisse Urbaine et Rurale
SOCIÉTÉ ANONYME
Capital Frs. 10.000.000
ANVERS, 26, LONGUE RUE DE L'HOPITAL 26
Téléphones 313,71 349 70 306,28

PRETS HYPOTHÉCAIRES de 1^{er} et de 2^d rang
OPÉRATIONS DE BOURSE
COMPTES COURANTS et de DÉPOTS
Intérêts : 2 1/2 à 6 % suivant terme.

Galeries BOUCKOMS S.A.
47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES TAPIS
vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT
Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

Banque de Placements Hypothécaires s. a.
LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 93
Siège social : ANVERS
rue d'Arenberg, 19
BRUXELLES
Avenue du Mid

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET
BONS DE CAISSE 4 % NET
garantis exclusivement par des
PRÊTS HYPOTHÉCAIRES
en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

VINS FINS D'ORIGINE

VAN DEN BOOGAERDE-MUSSET

CHAIS { 19, avenue Maréchal Foch, Libourne-Gironde
Château Musset
23, rue Claessens, Bruxelles (II^e)

Maison de confiance ne vendant que des
VINS AUTHENTIQUES



Château Musset



PARSAC ST-EMILION

FAC-SIMILE DE L'ÉTIQUETTE

DEMANDEZ Prix et Conditions

23, rue Claessens, Bruxelles (II^e)

Tél. 26.27.36

1095

Tannage, Teinture, Lustrage de Peaux

POUR

Fourrures et Reptiles

••

ÉTABLISSEMENTS

BESSIÈRE & C^{IE}

45-47, Rue du Chœur

BRUXELLES-MARITIME

Téléphone : 26.71.97

Chèques postaux : 1144.06

GRANDE SPÉCIALITÉ :

ANTILOPES · TAUPES · SKUNGS · RATS

1000

Registre de Commerce

de

Bruxelles 55854

Téléphone : 26 57 47



Tous renseignements

par

retour courrier.

Tous devis

sans

engagement



Ateliers, Magasins, Bureaux : **37-37^a, rue Ulens, Bruxelles-Maritime**

I. PETITE MANUTENTION : Wagonnets en tous genres sur rails et non.
Poulains mécaniques.

II. APPAREILS DE LEVAGE : Ascenseurs, crics, grues roulantes, monorails, monte-brouettes, monte-charges, monte-plats, monte-tonneaux, palans, ponts-roulants, portiques, treuils, vérins, etc.

III. GRANDE MANUTENTION : Plaques tournantes pour autos.
TRANSPORTEURS : Aériens, à balancelles, à courroies, à raclettes, à rouleaux et à roulettes (avec tréteaux fixes et inclinables), à godets, à vis d'Archimède (vis sans fin), dites "Tobbogan", par traînages, par chaînes. - **PNEUMATIQUE :** Nous fabriquons suivant plans aux meilleures conditions. - Nous étudions l'adaptation et la fabrication de tous autres appareils.

1096